

Memorandum meines Lebens.

Dreißundzwanzigstes Buch.

„Et me meminisse juvabit.“

Virgil.

„Wie zwei Bretter, schwimmend auf dem Weltmeer
Finden sich und trennen sich die Menschen:
Jede zarte Blume der Bekanntschaft
Pflanzt schon der Trennung Dorn ins Herz dir.“

Gerder.

24 Octobre 1819 Erlangen.

Me voilà donc à Erlangen après avoir quitté Iphofen le 19, après être parti hier de Würzburg, où j'ai passé quelques jours. Je suis arrivé ici ce matin à mon anniversaire, le plus triste que j'ai célébré jamais! Placé dans le cachot d'une petite ville assez pitoyable, sans amis, sans aucune connaissance, tout-à-fait abandonné à la dureté du sort que j'ai mérité et aux remords de mon âme déchirée.

26 Octobre 1819 Erlangen.

Cette ville est petite et vide, assez régulièrement mais très pauvrement bâtie. Elle n'a aucune ressemblance avec Mannheim, ses larges rues et ses belles maisons, quoique j'ai ouï comparer ces deux villes. Le sol est sablonneux. On y cultive du tabac. Le mauvais temps m'a empêché jusqu'ici de juger les environs avec impartialité. Ils sont attristés beaucoup par les forêts de pins. Tout me fait sentir ce que j'ai perdu avec Würzburg, et si je n'avais pas été forcé de quitter cette ville, je ne pourrais jamais me le pardonner. Quant à ma demeure je suis logé assez commodément et agréablement sur la grande place vis-à-vis du château, brûlé il y a quelques années, et dont on ne voit que les quatre murailles. J'ai une chambre et un petit cabinet. Quelques autres étudiants sont logés dans la même maison, mais ils ne sont pas encore arrivés. Je suis très content de mes hôtes. Le maître est marchand. Mais je tremble quand je pense que je ne ferai ici aucune connaissance intéressante, que je ne trouverai aucun ami, que je resterai seul, chargé des études insupportables de la jurisprudence, dont mon état futur me fait un devoir que jamais je ne pourrai remplir.

Lecture :

„The minstrel“, a poem by Beattie ¹⁾.

Je reviens à la littérature anglaise, que j'ai presque négligé il y a quelque temps. Le poème, assez connu en Angleterre, est écrit dans la stance de Spenser et aussi très bien versifié. Il offre une lecture assez agréable sans être l'ouvrage du génie. Il contient la formation intellectuelle d'un poète, exposé d'une manière didactique, mais pourtant enveloppé dans une espèce de roman.

1 Novembre 1819 Erlangen.

J'ai passé deux jours chez mes chers parents à Ansbach. J'y suis parti le 27 Octobre, passant par Fürth et Cadolzburg, dont la situation a quelque chose de romantique, et je ne suis arrivé qu'à 10 heures du soir après une marche bien désagréable, comme il faisait presque nuit vers les 6 heures, le ciel étant couvert de nuages, et comme il fallait souvent s'enfoncer dans la boue. Cependant les contrées où on passe ne sont pas déstituées de charmes agrestes. Le séjour chez mes parents me fit oublier mes maux et me consola pour quelque temps. Je n'ai fait aucune visite à Ansbach, hors à ma tante Lindenfels. Je me suis occupé du „Divan“ de Goethe ²⁾. Avant-hier matin j'ai quitté ma ville natale, mais prenant cette fois le grand chemin par Heilsbronn à Nuremberg. J'y ai visité les libraires comme je fais partout et j'ai acheté quelque chose. Mes livres sont en effet mon cheval de bataille. J'en achète beaucoup, puisque maintenant j'ai des revenus considérables qui montent à plus de 1000 florins par an, dont je reçois 600 fl. du roi, 300 fl. de mon père et le reste de mes gages, qui font 12 fl. par mois. Schnizlein me les envoie de Munich. Ici surtout on vit de très bon marché. — Je me crois toujours transporté au moyenâge, quand j'entre les portes de Nuremberg. Le soir à la table j'ai fait la connaissance d'un docteur Wilhelmi ³⁾, qui m'abordait en me parlant de mes parents et de Mad. de Lindenfels, qui l'avait raconté que j'étudiai les

¹⁾ James Beattie (1735—1803), Dichter und Moralphilosoph. Das oben genannte Lehrgebieth erschien vollständig 1774.

²⁾ Im selben Jahre zu Stuttgart erschienen.

³⁾ Karl Aug. Wilhelmi (1777—1823) lebte als Privatgelehrter erst in Erlangen, dann (seit 1815) in Nürnberg. Er schrieb eine „Bibel der Weltgeschichte in Versen“ (Erlangen 1814) und gab 1821 (Nürnberg) die bekannte „Anleitung zum Selbstunterricht in der italienischen Sprache“ heraus.

langues étrangères. Il était question des langues du Sud. Il m'a promis de me faire faire la connaissance du baron de Seckendorf¹⁾ qui demeure à Nuremberg et qui s'occupe de la composition d'un dictionnaire espagnol-allemand, et de même la connaissance du comte de Soden²⁾ qui va traduire quelques pièces de Lope de Vega. Il me présentait à son ami, le docteur Seyboldt, qui est orientaliste. Nous causions longtemps ensemble, et le sujet en était surtout Goethe, que Seyboldt attaquait en disant, il nuisait beaucoup au poète que l'homme n'avait point de cœur et qu'il ne savait que se jouer du plus sacré comme du plus frivole.

2 Novembre 1819 Erlangen.

Mes collègues n'ont pas encore commencés. Je me plais dans ma chambre et dans l'arrangement de ma bibliothèque, qui fait un bon effet, vis-à-vis des fenêtres, et que j'ai complété tellement que presque aucun génie poétique me manque, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle Europe. J'en excepte Spenser qui est si rare et Pindar que je ne pourrais pas encore entendre. Aujourd'hui j'ai acheté Cowper, Butler³⁾ et une charmante édition de Shakespeare. — Je passe mes soirées chez moi comme à Würzburg. Un des étudiants qui logent dans la maison est arrivé! Il s'appelle Mr. de Rotenhan et occupe la chambre voisine. Les autres sont un étage plus bas. Hier il est venu me voir. C'est un beau jeune homme.

3 Novembre 1819 Erlangen.

Ce matin j'ai rendu sa visite à mon voisin Mr. de Rotenhan. Il semble être instruit et d'un bon naturel. Il a fait ses études de

¹⁾ Freiherr Karl Ludwig von Seckendorf-Werber starb 1834; sein „Dictionario de las lenguas Española y Alemana“ erschien Hamburg 1823.

²⁾ Julius, Graf von Soden, geb. zu Ansbach 1754, gest. 1831. Ursprünglich in markgräflichen Diensten, ward er mit der Abtretung von Ansbach und Bayreuth an Preußen, „dirigierender Minister in den Fürstenthümern“, zog sich jedoch schon 1796 von diesem Posten zurück, um fortan ganz seinen litterarischen Neigungen zu leben. Seine über 80 Bände umfassenden Werke enthalten neben national-ökonomischen Studien zahlreiche Dramen und Romane. Eines seiner Trauerspiele, „Igneo da Castro“, das auch Platen als Knabe gehört (vgl. Band I, S. 7), hielt sich lange Zeit auf den deutschen Theatern. Nachdem Soden vorübergehend selbst Leiter der Bühnen von Bamberg und Würzburg gewesen, siedelte er 1811 nach Erlangen über, und von hier wiederum 1813 nach Nürnberg.

³⁾ William Cowper (1731–1800), der Verfasser des „Task“, und Samuel Butler (1612–80), bekannt durch seinen „Hudibras“; beides satirische Dichter.

collège à Gotha et à Berlin. Puis je me suis rendu chez la jeune Mad. de Winckler, née Freyberg, qui s'est mariée ici il y a quatre semaines. Elle s'ennuye à Erlangen. J'y ai trouvé le colonel Masson, auteur des Sarrasins en France¹⁾. Wilhelmi m'en a parlé aussi. Mais il n'a sûrement pas l'air d'un poète.

Lecture: Hors „the minstrel“ of Beattie j'ai aussi lu les autres poèmes anglais écrits dans la manière de Spenser, comme Bell les a recueillis²⁾. Mais la plupart en est médiocre, quoique il y en avait deux, dont je me suis occupé avec beaucoup de plaisir. L'un est intitulé „The squire of dames“; l'auteur en est un juif, Moses Mendez. L'autre est de William Thompson, an „hymn to May.“ Il a très heureusement varié la stance de Spenser.

„Las manos blancas no ofenden“, comedia di Calderon.

„The indian emperor“, tragedy by Dryden³⁾.

Cette dernière pièce ne montre que Dryden manquait tout-à-fait de génie poétique et tombe souvent jusqu'à l'absurdité. Jamais les héros du Metastasio sont aussi efféminément amoureux que tous les personnages héroïques de cette tragédie. — Quant à la pièce de Calderon, elle est une de ses plus amusantes par la complication admirable de l'intrigue. Je me fis faire un livre, que j'ai intitulé „Skizzen dramatischer Lektüre“. J'y veux donner l'histoire de chaque pièce de théâtre que je lis, sans remarques critiques, et j'ai fait le commencement avec ces deux pièces mentionnées⁴⁾.

6 Novembre 1819 Erlangen.

Je ne puis nier à mon journal, je ne puis nier à moi-même, que R. a fait une profonde impression sur moi dès le premier moment qu'il entra dans ma chambre. Je le trouve dangereux, parceque tout maintenant m'effraye. Mais je ne puis l'éviter; je le

¹⁾ Vgl. Band I, S. 854 ff. André Pierre Masson (1759—1820) war von Frankreich nach Rußland übergestellt, wo er militärische Dienste nahm und „Colonel“ wurde. Von Paul I. jedoch exiliert, zog er sich nach Bayreuth zurück, dort das obige Epos verfassend.

²⁾ Bells „Classical arrangements of fugitive Poetry“, London 1789—90; 1792 als „British Album“, 12^o, 2 vol. Bei demselben Editor erscheinend. Moses Mendez (gest. 1758) war ein Freund des berühmten Verfassers der „Seasons“, William Thompson (1700—66).

³⁾ John Drydens Tragi-comedy erschien 1667.

⁴⁾ Zu weiteren „Skizzen“ ist es auch nicht gekommen. Das Heft ist erhalten in Mff. Mon. Nr. 62.

vois tous les matins dans le collège de Gründler, et quand je ne le vois pas, je l'entends du moins, puisque sa chambre est si proche de la mienne qu'il n'y a qu'une porte qui nous sépare. Mais j'ose assurer que je hais l'amour et ses caresses affreuses. Quant à R. je n'ai pas le moindre désir de lui serrer la main ou de l'embrasser. Notre connaissance a commencé sous de beaucoup meilleurs auspices que celle avec Edouard, puis qu'elle a commencé avec une visite, pendant qu'une année s'écoulait avant qu'Edouard venait me voir. Je ne crains donc pas que je pourrais sentir de la passion pour mon beau voisin, mais pourtant je me tiens sur mes gardes. L'amitié même me fait frémir, puisque je ne mérite pas son amitié quand même il voudrait devenir mon ami. Je me suis donc proposé de le traiter avec politesse, mais sans jamais lui faire remarquer le moindre penchant de ma part. Comme il a beaucoup d'amis, étant membre de la Burschenschaft, il ne cherchera jamais de s'approcher de moi amicalement. Il n'éprouvera pas le besoin que j'éprouve, moi qui ne connaît personne. Quand son esprit est cultivé, quand son caractère est aimable, je ne pourrais m'empêcher de l'estimer, mais je regarderai son extérieur comme un écueil de la raison.

7 Novembre 1819 Erlangen.

Hier j'ai composé une petite ballade „Der Pilger vor St. Zuft“¹⁾. C'est Charles Quint. Au reste je suis bien triste et bien abattu. J'ai quitté tout ce qui m'était cher pour jouir un peu de repos, pour vivre aux études à qui mon devoir m'oblige et aux études qui font le charme de ma vie. Mais enfin je connais mon cœur assez pour savoir qu'il ne sera jamais tranquillisé.

„Das arme Herz hienieden,
Von manchem Sturm bewegt,

Erlangt den wahren Frieden
Nur, wo es nicht mehr schlägt“²⁾.

10 Novembre 1819 Erlangen.

Un étudiant passant par ici m'a raconté qu'Edouard s'était rendu à Landshut. Hélas! il n'avait pas besoin de me fuir, j'avais prévenu ses désirs! Une distance beaucoup plus grande nous sépare. Mais je ne me souviendrai plus de tout cela. Quand j'y pense, une douleur s'empare de mon âme, que rien ne peut adoucir. Un amour

¹⁾ Vgl. R. I, 721 ff., wo die ursprüngliche Lesart des „Pilgrim“ gegeben.

²⁾ Schlußzeilen des Gedichtes „Das Grab“ von J. G. von Salis-Sewis; in dessen „Gedichten“ (Zürich 1793) S. 36.

dédaigné, un crime affreux, une absence cruelle — sont cela des objets, dont le souvenir pourrait former des images riantes? — J'ai renouvelé la connaissance d'un jeune Mr. Zekler, neveu de Mad. de Schaden. Lorsque j'étais à Munich, il demeurait auprès de sa tante. Ce que je sais de lui, c'est qu'il entend l'anglais et l'italien, et qu'il aime la musique. Rotenhan est aussi musicien, je l'entends chanter quelquefois et jouer au clavecin, ce que me fait du plaisir. Ce matin j'allai voir Mr. de Holz et sa famille. Il a été auparavant à Anspach. C'est ici une des peu maisons de noblesse. Ce qui m'y intéresse, c'est ma vieille garde-enfant, qui y est depuis 18 ans. Je ne l'avais plus vu depuis ce temps, et elle a été bien touchée de me revoir. Hélas, je fus presque malheureux dès le moment qu'elle ne m'a plus porté sur ses bras.

11 Novembre 1819 Erlangen.

Trois lettres que j'ai reçues très tard, ayant été adressé encore à Iphofen, ne tendaient pas à m'égayer. Deux en viennent de Perglas, dont le premier est du 15 Octobre. Je lui avais assuré que je resterais à Würzburg pendant cet hiver, et il m'écrivit qu'il avait reçu la permission d'y faire ses études. Il me prie de lui procurer un logis et il m'exprime sa vive satisfaction de me revoir en si peu de temps. Hélas, j'ignore quand je le reverrai. Mais j'ai chargé Gruber avant mon départ, dans une lettre, de se rendre chez Perglas, après qu'il serait arrivé, afin qu'il trouverait du moins un homme qui puisse lui être utile dans une ville où il ne connaît personne. Perglas me marque aussi que Mr. de Harnier se trouve à Munich avec sa respectable famille. Il lui a communiqué mes chansons, ce que j'ai appris de Schnizlein, duquel Perglas les fit envoyer chercher. La lettre de Schnizlein est assez longue. Il me marqua entre autre que Xylander s'est fait un nom par ses écrits militaires¹⁾, qu'on le distingue à Munich et qu'il a attiré l'attention du prince royal et de son frère, le prince Charles. Il parle aussi d'Edouard qu'il n'a pas vu et qu'il nomme mon Pylade! J'ai fait partir deux lettres à Gruber qui restaient sans aucune réponse, ce qui m'inquiète beaucoup. Je n'ai pas encore raconté ce qui s'est passé entre nous pendant mon court séjour à Würzburg. Je lui ai

¹⁾ Vgl. Band I, S. 25, Anmerkung ²⁾. Gemeint sind hier „Strategie und ihre Anwendung“ (1818); „Was ist neuere Befestigungskunst?“ (1819), welchen Arbeiten 1820 das wiederholt aufgelegte „Lehrbuch der Tactik“ folgte.

confié tout, en lui faisant lire mon journal. Mais j'ai scellé le livre vingt-deux, comme il est scellé encore, mais en lui ajoutant en peu de mots la catastrophe de cette malheureuse histoire et mon crime. Mais il a lu aussi ce qu'était scellé. Alors la pudeur m'empêchait de le revoir, et en vérité, je ne l'ai plus revu à Wurzburg. Voilà ce qu'il m'a écrit dans ma chambre avec du crayon que je lui donnais. Les premières paroles sont mes propres mots, qu'il répète:

„Großes Unglück fordert großes Vertrauen.“ Das eigentlich große Unglück und die große Schuld liegen nur im Versiegelten. Ich habe das Versiegelte gelesen, noch eh' ich am Juni war. Doch paßt auch darauf noch Dein erstes hineingelegtes Blatt. Die Leidenschaft hat Dich verführt. Preise und segne Dein Geschick, wenn Es Worte Dich so schauerhaft aufgeweckt haben. Sei ruhig. Auch S. — es ist nicht unmöglich — kann Dich noch achten und alles vergeben, wenn auch vielleicht nicht mehr lieben. Auf mich hat Deine Leidenschaft nicht wie auf S. leidenschaftlich eingewirkt. Ich kenne Dich nun so ziemlich, und — bei Gott und allem, was mir heilig — so sehr ich das Laster verachte und verabscheue, ich verachte Dich im geringsten nicht, ich verabscheue Dich im geringsten nicht. Es ist eine Verirrung, an der ich innige Teilnahme mitfühle. Wenn Dich S. so aus dem rechten Standpunkt sehen könnte wie ich, er würde nie und nimmer so von Dir fühlen, wie er geschrieben, denn Du bist noch bloß versucht von diesen unnatürlichen Gefühlen, aber noch kannst Du mit einemmal die Kette reißen, die Dich daran fesselt.

Dies von ganzem Herzen, und ich mißbrauche nie Dein Vertrauen, denke im ganzen von Deinem inneren Sein nicht schlechter und danke für Dein Vertrauen —

15 Novembre 1819 Erlangen.

Mon âme devient chaque jour plus vide. Les hommes ne m'intéressent plus. Ma vie s'écoule vraiment sans chagrin, mais aussi sans plaisir. Les belles-lettres me donnent cependant beaucoup de jouissances, mais ce n'est qu'en oubliant mon existence, en fuyant moi-même. Souvent dans mes nuits sans sommeil la belle image du divin Edouard se présente à mes yeux trompés qui payent avec bien des larmes ce charme court et imaginaire. La mémoire de tout ce que j'ai souffert pour lui dès le premier jour que je l'ai vu, me fait souffrir encore. Oh, Providence! Fallait-il que tout cela se passât pour me rendre si malheureux par l'amour et si malheureux par les remords!

18 Novembre 1819 Erlangen.

Avant-hier j'ai reçu une lettre de Gruber ¹⁾. Il m'a excusé auprès de Perglas, mais il se plaint beaucoup de sa propre solitude à

¹⁾ Die Briefe dieses Freundes Platens sind vom Herbst 1819 an erhalten und reichen bis zum Jahre 1826, vgl. Mfj. Mon. 67, 3, c.

Würzburg, depuis que je suis parti. Il ne converse plus avec personne, quoiqu'il cause souvent avec ses camarades du régiment, dont aucun ne l'intéresse beaucoup. Il m'écrit de même que Schmittlein est encore à Würzburg, non pas à Landshut, comme on me l'a dit. C'était lui qui à montré à Gruber le logis de Perglas. A la fin de sa lettre il dit: „Mit dem nächsten Brief hoff' ich Dir auch Neuigkeiten schreiben zu können, Sachen, die jetzt noch im Werden oder noch nicht ganz klar und gewiß sind.“ Hélas! Est-ce que ces choses sont en rapport avec Edouard? Dieu le veuille! Le pardon d'Edouard pourrait seul me faire regagner la tranquillité de l'âme. Mais je n'ai pas mérité son pardon. J'ai répondu à Gruber sur le champ; je lui ai parlé de ma vie actuelle et de mes connaissances.

20 Novembre 1819 Erlangen.

Je n'ai rien dit encore de mes collègues. J'en fréquente cinq: un collège mathématique chez le professeur Pfaff¹⁾, un autre sur l'encyclopédie des sciences juridiques lu par Gründler²⁾, puis un collège de statistique du professeur Fabri³⁾, un quatrième chez le professeur Rau⁴⁾ sur l'économie politique et les finances, et le dernier chez Meusel⁵⁾ sur l'histoire des états de l'Europe. Meusel s'est

¹⁾ Joh. Wilh. Andr. Pfaff (1774—1835), geborener Stuttgarter; ein Jahr zuvor nach Erlangen berufen. Ein Mann von großer geistiger Lebendigkeit, als Mathematiker zugleich in den heterogensten Fächern (Sanskrit, Hieroglyphen!) zu Hause und Bedeutendes mit seinen „Astronomischen Abhandlungen“ leistend. In Bayern wirkte er seit 1809 (Realinstitut Nürnberg; 1817 Universitätsprofessor Würzburg). Vorher in Dorpat (seit 1803) akademischer Lehrer, hatte er dort in Pauline von Patkul seine erste Lebensgefährtin gefunden, nach deren Tode Luise Pland, die Tochter eines Geistlichen, seine zweite Gattin (1818) wurde.

²⁾ Karl Aug. Gründler (1769—1843), geboren zu Halle und seit 1796 seine Professur als Rechtslehrer bekleidend.

³⁾ Joh. Ernst Fabri (1755—1825), 1794 nach Erlangen berufen, nachdem er in Jena (seit 1786) die außerordentliche Professur für Statistik und Geographie innegehabt. Ein für seine Zeit berühmter geographischer Forscher, wurde er jedoch erst 1805 ordentlicher, besoldeter Professor.

⁴⁾ Karl Heinr. Rau (1792—1870). Der bedeutende Nationalökonom war geborener Erlanger und seit 1816 an der dortigen Universität als Professor thätig. 1822 nach Heidelberg berufen, blieb er bis zu seinem Tode in Baden.

⁵⁾ Joh. Georg Meusel (1743—1820), der Herausgeber des „Gelehrten Teutschland“ und Protegé des Gegners Lessings, Klop. Seit 1779 in Erlangen, konnte er daselbst, streng konservativ in der einmal eingeschlagenen wissenschaftlichen Bahn als „Universalhistoriker“ verharrend, sein fünfzigjähriges Dozentenjubiläum feiern.

fait un nom par des compilations, mais surement il n'a jamais eu une tinte philosophique. Maintenant c'est un vieillard, qui manque quelque fois même de mémoire. Cependant c'est un drôle bonhomme, qui raconte très populairement quoique sans ordre, et qui égaye ses récits par des anecdotes intéressantes. Ici les professeurs lisent dans leurs propres maisons, dont les auditoires ne sont pas fort élégants. Tout ce qu'on voit à Erlangen, porte l'empreinte de la pauvreté. Hier j'ai visité un concert de l'Harmonie, dont je suis membre. J'y ai fait la même remarque. Quelle différence quand je pense aux concerts de Munich si brillants et si enchanteurs par l'orchestre, et même aux concerts de Würzburg, qui m'ont été doublement agréables par la présence d'Edouard! Quant à mon voisin nous nous connaissons mieux qu'auparavant puisque nous fréquentons ensemble deux collègues, et nous avons déjà étudié ensemble en répétant l'encyclopédie de Gründler qui examine tous les quinze jours. Mais jamais je ne lui parlerai des choses qui tiennent aux sentiments et à une intimité amicale. Quand Dieu me voudrait rendre heureux par la conversation d'un ami dans une ville où je me trouve seul, je l'accepterais avec la gratitude la plus vive, mais je ne tâcherai pas de me procurer un bonheur que je ne mérite pas, et j'y renonce, si ce n'est pas un don gratuit du ciel. Je ne serai prevenant en aucune manière, mais je répondrai aux offres d'amitié avec reconnaissance.

25 Novembre 1819 Erlangen.

Ma vie actuelle est fort uniforme. De 7—10 heures je fréquente trois collègues; à 10 heures je fais ordinairement une petite promenade; à 11 heures encore une lection jusqu'à midi. Je dîne à la Baleine, et je suis content du dîner et de la société. Elle est composée de deux Mecklenbourgeois, les barons de Oertzen, deux frères qui font leurs études ici; puis du docteur Leupoldt¹⁾, qui lit à l'université; d'un assesseur et d'un jeune marchand; puis du comte Ortenburg, qui est officier en service autrichien, mais qui fait ses études. C'est le même cas avec Mr. de Huschberg, un Hollandais²⁾,

¹⁾ Johann Michael Leupoldt hatte sich im selben Jahre in Erlangen habilitiert und schrieb in der Folge eine große Anzahl medizinischer Werke in zum Teil populärer Fassung.

²⁾ Joh. Ferdinand von Huschberg (1792—1852), geboren zu Düsseldorf, gestorben zu Würzburg, wo er seit 1839 der verdienstvolle Vorstand des unterfränkischen Kreis-Platens Tagebücher. II.

qui est au service de Bavière, placé dans la gend'armerie. J'entends de même deux leçons avec lui chez Meusel et Fabri. C'est un homme fort instruit, qui sait parler de tout, qui entend les langues étrangères et qui a fait des voyages. Il y a encore deux autres qui dînent avec nous, mais quant à moi je suis assis au bout de la table et rarement je puis prendre part à la conversation. A 1 heure j'entends une leçon chez Pfaff, mais je n'y viens pas souvent, puisque c'est de la mathématique, et particulièrement à cause de cette heure importune. A 2 heures mes collègues sont finis pour la journée. Je passe l'après-midi en dessinant, en me promenant, en lisant les journaux à l'Harmonie, en étudiant quelquefois. Quant à la soirée je la passe toujours chez moi, pour la plupart avec des lectures. Je me couche à 10 heures et demie ou à 11 heures. On ne peut dire que ce genre de vie soit ennuyant ou désagréable; ma vie à Munich ou à Würzburg n'a guère été plus variée. Mais pourtant elle a été adoucie toujours par la conversation de quelques amis.

26 Novembre 1819 Erlangen.

Ce soir une lettre d'Edouard est arrivée. Je l'ai ouvert en tremblant. Elle ne contenait que le reste de mes lettres et les deux poèmes du 4 Mai. Sur le dos de cette feuille il avait écrit ces mots: „Ich vergeße und verzeihe alles, behalte die Bücher als ein Zeichen der früheren reinen Liebe und nicht der späteren Unlauterkeit und trage Leid wegen der Verirrung eines sonst guten Menschen.“

E. J. Schmidtlein.“

archivs. Von früher Jugend an historischen und juristischen Studien sich widmend (1812 Doktorwürde in Erlangen), trat er nach der Katastrophe des bayerischen Kontingents in Rußland 1813 in das 14. Infanterieregiment, die folgenden Campagnen in ihm mitmachend, nach 1815 aber zu seinen wissenschaftlichen Beschäftigungen, dienstbefreit, zurückkehrend. Seit 1829 gehörte er als Sekretär dem Kreisarchiv an, um dann in die obengenannte Stellung hinaufzurücken. Seine hervorragendsten Arbeiten sind die „Älteste Geschichte des Hauses Scheiern-Wittelsbach“ (1834) und eine „Geschichte der Alanen und Vandalen“. Auch als Dramendichter („Hannibal“, „Johanna b'Arc“) that er sich hervor. Seine „holländische“ Abstammung ist jedenfalls nur historisch zu nehmen. Hushbergs Vater war bis 1805 Baubeamter im kurpfälzisch-bayerischen Herzogtum Berg, und nach dessen Annektierung durch die Franzosen königlich bayerischer Wasser- und Bautendirektor in München.

C'est plus que je n'ai mérité, mais pourtant j'en ai beaucoup pleuré. Fallait-il ajouter les mots „und nicht der späteren Unlauterheit"? Ce qu'il dit des livres se rapporte à ce que je lui avais écrit à Würzburg sur le dos de sa terrible lettre et sur les marges. Je m'y suis humilié devant lui de la manière la plus contrite; mais en me justifiant autant que je pouvais du reproche d'une corruption hideuse. Je n'ai pas dit un mot de sa propre culpe et comme il avait excité ma sensualité. Je l'ai conjuré d'avoir pitié de mon désespoir et de me pardonner, de pardonner à ma jeunesse, à ma passion, à l'excès de mon amour, à l'excès de ma fantaisie émue. Je l'ai demandé à genoux de garder les livres et le poème, que l'amour le plus pur lui avait donnés. Mais c'est ce qu'il n'a pas fait; il n'a pas gardé les vers. Il dit qu'il veut tout oublier, mais pourtant il ne voulait rien garder de mon écriture. Oh je ne souhaiterais rien de plus si je pouvais défendre son procédé sans restriction. Mais mon cœur me dit, qu'un homme d'une noblesse d'âme véritable aurait remis son ami égaré sur le bon chemin d'une manière plus douce, et qu'il n'aurait pas caché sous une déclamation inhumainement vertueuse les reproches qu'il avait se faire à son propre cœur ou plutôt à son procédé. Edouard voulait se donner l'air de ne m'avoir jamais aimé, et voilà ce qui n'est pas noble. J'ose l'affirmer dans le fond de mon âme, que jamais des désirs défendus ne m'auraient épris, s'il lui-même n'avait pas irrité mes sens par des moyens trop efficaces. Mais je lui pardonne tout quoiqu'il n'ait pas demandé mon pardon. Je me sens mille fois soulagé et consolé, puisqu'il veut tout oublier et pardonner tout. Son âme est belle et douce. Mais je sais que Gruber a part aussi à sa résolution amiable.

3 Décembre 1819 Erlangen.

Je n'ai plus rien écrit depuis huit jours; ma vie est trop monotone. Le 28 du mois passé j'ai fait un tour à Fürth pour y visiter un célèbre bouquiniste, Mr. Heerdegen. C'est Huschberg, qui m'avait invité à cette promenade, et encore un autre, Mr. Schätzler, nous accompagnait. Celui-ci est le fils d'un riche banquier à Augsburg, très connu par sa charité envers les pauvres. Le fils a été élevé à Genève et à Gotha; puis il faisait ses études à Jena. Ici il est logé dans la même maison que moi. C'est un homme instruit et raisonnable, quoiqu'il semble un peu phlegmatique. Nous avons

diné à Fürth, et la journée se passait très agréablement par une conversation variée et intéressante. J'ai parlé aussi à Huschberg de la philosophie de Wagner, qui ne l'était pas inconnue, puisqu'il sait de tout. Aussi son talent pour la conversation et pour les débats le distingue beaucoup, quoiqu'il commet quelquefois des fautes contre la langue, particulièrement contre l'article, parce qu'il est natif des Pays-bas, ayant servi longtemps dans l'armée française comme aide-de-camp du maréchal Marmont. Il nous a raconté des traits de sa propre vie, et on voyait que son âme est aussi cultivée que son esprit. L'application avec laquelle il s'occupe maintenant des études juridiques, qui sont si extrêmement stériles, me semble admirable. Il veut se former pour paraître un jour comme écrivain, et je crois qu'il veuille écrire une histoire des Pays-bas.

4 Décembre 1819 Erlangen.

Lecture:

„Marfós“ von Friedrich Schlegel¹⁾.

Une tragédie pitoyable, dont il n'y a rien de beau que le sujet tiré de la romance espagnole. Elle n'est inspirée du moindre génie dramatique. Elle n'a ni nœud, ni catastrophe, ni caractères; le dialogue est ridicule et les vers sont misérables.

„La Pitié“, poème de Delille²⁾.

On se lasse bientôt de la pauvreté de l'abbé Delille. Cet ouvrage a des vers heureux, mais le tout n'est rien moins que de la poésie et fait sans aucun plan.

„The seasons“ by Thompson³⁾.

On peut lire ce poème une fois avec quelque plaisir, quoiqu'il est souvent prolix, lourd et minutieux. C'est un mérite d'observer la nature et de la copier, mais ce n'est pas encore un mérite poétique. Les formes extérieures de ce poème tiennent du classique, mais c'est une froide classicité.

¹⁾ Berlin 1802.

²⁾ Paris 1802.

³⁾ London 1730.

„Der neue Amadis“ von Wieland¹⁾.

Ce n'est pas un poëme épique, mais c'est un conte agréablement conté. Les aventures en tout assez frivoles et les vers assez coulants.

The 3^d and 4th canto of Childe Harold by Byron.

J'ai parlé des deux premiers chants dans le 19^{ième} livre de mon journal. Ils sont presque offusqués par les deux autres, publiés longtemps après²⁾. On peut dire que Byron s'est surpassé soi-même, surtout dans le troisième chant. On y trouve des passages d'une beauté rigoureuse et sublime. Le caractère misanthrope du héros ou plutôt du poète y est prononcé avec une vigueur d'imagination et de génie qui a été rare dans tous les temps. La versification n'est pas moins sublime que les pensées. Le quatrième chant cependant contient beaucoup de stances prosaïques, surtout quant il s'agit des écrivains. L'Italie et Rome sont trop souvent chantées. Quand on y veut réussir il ne faut pas en faire des descriptions; il ne faut peindre que ses propres impressions, comme Goethe l'a fait.

6 Décembre 1819 Erlangen.

Perglas se plaît beaucoup à Würzburg. Il aime la cour et les sociétés. Il parle de Wagner avec beaucoup de vénération. Il a apporté mes chansons de Munich et il les a transmis à Gruber. Celui-ci se moque un peu de Perglas dans sa lettre; il le prend pour un homme tout-à-fait ordinaire. J'ai répondu à tous les deux. A Gruber j'ai écrit une longue lettre qui ne contient que le seul Edouard. — Après un long intervalle j'ai reçu une lettre de Lodron. Il a beaucoup souffert sous une longue maladie. Il n'est pas encore délivré de ses circonstances pénibles, ce qui regarde les créanciers de son père. Il m'envoie un petit poëme epique italien de son ami Martelli. — Schnizlein est maintenant à Anspach. Il ne peut pas concevoir pourquoi j'ai quitté Würzburg. J'ai écrit à Fritz Fugger à Dillingen, dont je n'ai pas coutume. Mais je lui ai demandé s'il voulait aussi lire les chansons, puisqu'il aime tant la poésie faisant des vers lui-même. Je lui ai parlé de mes derniers ans et de ma vie à l'université. Je lui ai envoyé un échantillon

¹⁾ Leipzig 1771.

²⁾ Das Gedicht ward 1809 begonnen und beendet 1818.

de l'Odoacre, les 10 premières stances ¹⁾ du chant premier; mais en lui disant que je le regardais comme un ouvrage à qui je n'osais plus penser. Et c'est vrai.

16 Décembre 1819 Erlangen.

Le dix je suis parti pour Nuremberg et j'y ai resté jusqu'au douze après-midi. Je me suis entretenu avec le docteur Wilhelmi, qui fait aussi des vers. Il voulait traduire les Sarrasins en France de Masson ²⁾, qui demeure ici, en vers allemands et il m'en a montré un échantillon. Une fois il me demandait: „Apropos est-ce une bonne rime *Befiß* et *Seiß*? Je m'en suis servi dans tel ou tel poëme de circonstance.“ Au reste c'est un homme d'un doux caractère, qui manque tout-à-fait d'idées philosophiques, mais qui cependant ne fait point de présomptions. Je me suis rendu chez Mr. de Seckendorf ³⁾ pour faire sa connaissance. Il s'occupe des langues et surtout d'un dictionnaire espagnol, dont il ma montré ses manuscrits. Son fils est survenu, mais c'est un lendore qui a étudié ici. J'ai visité plusieurs librairies, et chez Campe j'ai acheté beaucoup de livres anglais; entre autre une très jolie édition de Shakespeare en 12 et en 7 Vol. De même j'ai emprunté une grammaire portugaise-française, puisqu'il s'y trouvaient quelques poésies de Camoës, dont j'ai transcrits deux sonnets et ce poëme superbe et vraiment divin:

„Sobre os rios que vão
Por Babylonia me achei ecc.“ ⁴⁾

J'ai demeuré à la Cour de Bavière, où il y avait beaucoup de monde, et où je m'amusais. J'ai appris à connaître un italien Riccardi, qui a fait un voyage dans l'orient avec la princesse de Wales, et qui se rend maintenant en Laponie comme naturaliste. — Avant'hier j'ai aussi reçu des livres danois, mais rien d'Oelenschläger; cependant une collection de tous les Danske Viser fra Middelalderen, en 5 Vol. ⁵⁾, ce qui me fit beaucoup de plaisir. Quant à ma liaison avec Rotenhan j'en suis très content. Il fallait cependant souvent écrire auparavant:

„Der Mensch und nicht der Gott in ihm ist mein,
Und nur vom Gott wünsch' ich geliebt zu sein.“ [164]

¹⁾ Mff. Mon. Nr. 25; der Brief Platen's jedoch nicht erhalten.

²⁾ Siehe S. 332, Anmerkung 1.

³⁾ Bgl. S. 331.

⁴⁾ Cf. Obras ed. Barreto e Monteiro (Lisb. 1834) Tom III, p. 9: „Sölos rios...“

⁵⁾ J. Abrahamson, Nyerup og Rahbek, Udvalgte Danske Viser fra Middelalderen. Del 1—5. Kjöb. 1812—14.

Mais depuis deux jours cela s'est changé beaucoup en meilleur. Hier matin je lui fis faire connaissance des idées principales de la philosophie mathématique de Wagner, en lui lisant un morceau d'une lettre que j'avais écrit à F. Fugger. Il en était pénétré très favorablement. Il est bon mathématicien et il a beaucoup de perspicacité d'esprit, et cependant cela ne fait aucun tort aux aimables facultés de son âme. Il est bon musicien, mais je crains que cet esprit mathématique ne le fasse tout-à-fait insensible pour les charmes de la poésie, et je ne crois pas, qu'il ait jamais lu des poètes. Il a maintenant dix neuf ans; mais son corps et sa physionomie sont si formés et si viriles qu'on le prendrait pour plus agé, quoiqu'il a l'air très jeune et très frais. Hier au soir il était chez moi de 6 heures jusqu'à 11. Au commencement nous avons répété un collège que nous visitons ensemble. Puis Schätzler est survenu, et nous avons causé surtout de l'état actuel de l'Allemagne et du protestantisme et du catholicisme, où j'ai en partie développé les idées de Wagner en avançant que le protestantisme n'était qu'une forme intermédiaire qui avait pour but historique de produire la philosophie allemande, qui devrait expliquer et éclaircir le christianisme, puisque celui-ci avait été mésestimé dès le moment qu'on en avait douté et qu'on ne l'avait plus renfermé dans l'âme comme croyance. C'était pour cela que le protestantisme n'était ni vraiment religion ni vraiment philosophie. Pour donner un échantillon de mes opinions philosophiques dans ce moment et comme j'ai saisi Wagner, je veux transcrire ce morceau de ma lettre à Fugger que j'ai lu à Rotenhan. Fugger veut que je lui envoyasse mes chansons et des livres espagnols, puisqu'il voulait commencer cette langue. Je lui avais fait cette offerte. Il ne s'occupe guère plus de la poésie, mais de la musique avec son frère aîné, qui est capitaine du même régiment. Il me fait aussi deviner qu'il aimait. Voilà mon fragment:

„Die Mathematik, wie sie bisher bestand, war so ganz abweichend von allen anderen Wissenschaften, lebte so ganz im abstrakten Begriff, ohne nur irgend Ideen und Gefühle aufzuregen, behauptete daher auf Geist und Gemüt so wenig Einfluß und führte gleichwohl zu den höchsten astronomischen und also welterkennenden Resultaten —, so daß die Nichtmathematiker gar nicht recht wußten, was sie aus ihr machen sollten, und wie sie nur eigentlich ins menschliche Leben gekommen sei, ja selbst die Mathematiker um die Stelle verlegen waren, die sie ihr einräumen sollten; bis endlich der Dedipus dieses Rätsels erschien, welcher nämlich erklärte, daß die Mathematik eine Form sei, welche, um sich vereinzelt vollkommen auszubilden, von ihrem Inhalte getrennt worden, nun aber wieder mit ihm vereint werden müßte;

daß die Mathematik nichts anderes, als die Form der Philosophie, die Philosophie der Inhalt der Mathematik sei, und daß in diesen gemüthlosen und geistlosen Zahlenreihen und Figuren ein tiefer Sinn, ja die ganze Philosophie, das ganze Weltgesetz enthalten wäre. Daß es so ist, hat Wagner im Detail bewiesen, daß es so sein muß, wird Dir vielleicht aus Folgendem klar werden. Die Mathematik zerfällt, wie alles in der Welt, in ein thätiges und leidendes, in ein fortschreitendes und aufnehmendes Prinzip, das heißt in Zahlen und Maße, oder mit anderen Worten, sie ist die Wissenschaft der Zeit und des Raumes (wie es auch schon in den mathematischen Lehrbüchern angenommen wird). Zeit und Raum aber sind die Entwicklungsformen der Dinge, ohne welche das Wesen nicht zur Erscheinung hätte kommen können. Denn Gott offenbarte sich 1. zeitlich durch die Geschichte und 2. räumlich durch die Natur. Ein Drittes läßt sich nicht hinzudenken. Sind also Zeit und Raum die Formen, in denen alles, was ist, geworden ist, das heißt in denen sich Gott zur Welt entwickelte, so muß notwendig das Gesetz, nach welchem das All sich entwickelte und noch besteht, in der Wissenschaft von Zeit und Raum enthalten sein. Durch weiteres Nachdenken wird Dir dies vollkommen klar werden, wenn es Dir nicht schon klar ist. Wagner läßt auch nicht unbemerkt, daß unter den Aegyptern, wie die Hieroglyphen beweisen, die Idee von der Mathematik noch nicht getrennt war, auch unter den Pythagoräern noch nicht, Euklid jedoch dieselben mit strenger Abstraktion auseinanderchied. Es gehört nämlich zu den Hauptideen Wagners, daß in der Urzeit alles zusammengedrängt und unentwickelt existierte, was in der Folgezeit vollkommen entfaltet und vollendet dasteht, wie es beim Menschen mit dem Fötus im Mutterleibe der Fall ist; denn was nicht zusammengedrängt in ihm läge, das könnte sich auch nicht aus ihm entwickeln, und so bei allen Dingen im All, wie bei dem All selbst. Damit aber die Einheit zur Allheit werde, ist es notwendig, daß sie durch zwei Mittelsätze und Gegensätze hindurchgehe, und davon das nächste Mal. Schon aus diesem kannst Du erraten, daß der Schlüssel der Wagner'schen Konstruktion die Zahl 4 ist, und als Figur betrachtet das $+$ mit seinen vier Polen. Du siehst oder wirst noch sehen, daß das Kreuz eine viel tiefere Bedeutung hat, als die guten Theologen sich einbilden, und daß das Kreuz sowohl ein religiöses als auch ein philosophisches Symbol ist, wie denn überhaupt Religion und Philosophie dem Inhalte nach eins sind, nur daß Philosophie den Geist, Religion das Gemüt officiert, und daß diese glaubt und ahnt, was jene erkannt und weiß ¹⁾."

Je lui ai envoyé aussi une chanson espagnole et le chœur des matelots, que j'ai composé à Iphofen. — J'ai passé deux heures de la soirée avec Rotenhan, et ce temps a beaucoup contribué à nous rapprocher et à me le rendre plus cher. Si nous serons jamais amis ce jour était le premier de notre amitié. Mais dans 4 jours il partira chez ses parents, puisque les vacances de Noël commenceront. Ses parents demeurent à Rentweinsdorf, village qui leur appartient, situé quatre lieues de Bamberg au Baunachsgrund, que Rückert a chanté et où il demeure aussi.

¹⁾ Der Brief ist abgedruckt bei Mindwitz „Poetischer und litterarischer Nachlaß Platens“, Bd. I, S. 78 ff.

20 Décembre 1819 Erlangen.

Une tristesse silencieuse s'est emparée de mon âme. Rotenhan est parti ce matin et cela me fait souffrir. C'est vraiment un jeune homme que chaque entretien me rendait plus cher et plus estimable, et j'ose lui appliquer ces vers de Shakespeare:

„Of all that virtue love for virtue lov'd:
Most power to do most harm, least knowing ill;
For he hath wit to wake an ill shape good,
And shape to win grace tho' he had no wit“ ¹⁾.

Mais je doute s'il me donnerait jamais son amitié, et c'est vrai que je ne la mérite pas. Je ne sais pas si je dois le fuir ou le chercher. Je ne crains pas de tomber auprès de lui dans le même piège où je suis tombé auprès d'Edouard. Je ne pourrais jamais l'aimer comme j'ai aimé cet Edouard, que je n'oublierai jamais puisque le peu de jours que j'ai passé avec celui-ci sans larmes et sans chagrin étaient les plus beaux jours de ma jeunesse et, je le sais, de ma vie. Herman (ainsi Rotenhan s'appelle), Herman a plus de jugement que n'avait Edouard. Je crois même qu'il ait plus de connaissances réelles. Ses traits sont plus nobles. Il est moins étourdi, il sait toujours ce qu'il veut. Mais Edouard, quoique sa figure soit encore plus grande et plus robuste que celle de Rotenhan même, avait pourtant je ne sais quelle douceur et quelle tendresse dans l'esprit, qui s'accordait avec le mien et qui se peignait sur son visage, à qui elle prêtait des charmes infinis. La physiognomie de Herman a quelque chose de sombre et sévère. Je crois qu'il sache d'être dur et qu'il soit encore plus dissimulé qu'Edouard même. Vers Pâques il quittera Erlangen pour toujours pour se rendre à d'autres universités. Si je chercherai de me rapprocher de lui encore davantage, je puis prévoir que cette séparation me ferait un mal excessif et qu'elle me coûterait ce qu'aucune chose ne m'ait coûté jusqu'ici. Je le prévois; je ferai donc mieux, si je le fuirai, pour ne courber pas davantage mon âme, qui est déjà si courbée et si faible. On ne devrait pas s'attacher trop à qui que se soit, quand on est organisé comme je le suis; la douleur de la perte et du détroitement ferme le cœur et le rend insensiblement insensible. Mais c'est un attachement modéré ce qui nous rend bienveillant, quoiqu'il ressemble souvent à la froideur.

¹⁾ „Love's labour's lost“, Act II, sc. 1.

24 Décembre 1819 Erlangen.

J'ai reçu de Gruber une lettre très intéressante, où il me représente ma liaison avec Edouard d'une manière raisonnable et vraie peut-être, mais très affligeante pour moi. Voilà un échantillon:

„Ich kenne E. nicht näher persönlich, doch habe ich mich aus Deinem Tagebuche zur Genüge überzeugt, daß Du unendlich viel und das meiste in ihn hineingelegt hast, wie ein Mann, der die hohen Ideen, von denen er voll ist, dem Liebchen mitzuteilen freudig bemüht ist, und dann, wenn auch das Liebchen theils nur halb, theils auch gar nicht dafür Sinn hat, doppelt vom Liebchen entzückt ist. E. hat manche Vorzüge an Gemüt und Geist, aber ihr paßt nicht zusammen.“

Puis il parle de mes chansons et de mes rapports avec Wagner. Dans ma réponse je commence par Edouard; puis je lui donne une caractéristique du professeur Pfaff, de Huschberg (dont je lui dis entre autre: „Ich habe in der That nur eines an ihm auszuweisen, was aber manchmal recht fühlbar wird, nämlich, daß er kein Deutscher ist“), et particulièrement de Rotenhan. Je transcris encore un autre passage de ma lettre, pour y conserver quelques idées que j'ai maintenant sur la poésie et qui sont dérivées du système de Wagner: „Störend kann eigentlich Wagners Behauptung über Goethe (daß er nämlich der letzte Dichter sei) nicht auf mich einwirken, da ich mir täglich klarer der Wichtigkeit meines poetischen Talents bewußt werde und auch in der That keine Verse mehr mache . . . die Poesie war bei mir, wie bei vielen, nur eine Jugend- und Liebesergießung, die einem reiferen Alter ohne Widerstand weicht. Wagners Behauptung kommt mir aber gerade so vor, als wenn einer hätte sagen wollen, nach Raphael könne es keine Maler mehr geben, während Correggio, die Caracci und so viele andere Malergenie seiner eigenen und fremden Schule nach ihm blühten. Dabei kommt aber in Betrachtung, daß Goethe nicht einmal Raphael ist, und daß dieser mehr heidnische als christliche Dichter das Höchste in der romantischen Poesie gar nicht erreicht hat, und Friedrich von Heyden steht hoch über ihm in dieser Hinsicht. So gut Wagner den Gegensatz von Altertum und Christentum kennt, so hat er ihn doch in der Poesie, wo er am auffallendsten ist, gar nicht durchgeführt. Goethe ist nicht einmal der Vollender der deutschen Poesie, sondern in ihr bloß Schillers geistiger Gegensatz (wie Shakespeare Calderons in der europäischen). Ich stehe daher mit Wagners Ideen nicht im Gegensatz, nur daß mir Friedrich von Heyden zu fein scheint, wofür er Goethen hält¹⁾).

¹⁾ Der nachmals durch sein erzählendes Gedicht „Das Wort der Frau“ (1843) so bekannt gewordene Dichter (geb. 1789 in Merken, Ostpr., gest. 1851 als Ober-

Nationell begriffen kommt die romantische Poesie nach ihren Polen so zu stehen:

	Engländer	Italiener	Spanier
		Deutsche.	

Die anderen Völker haben keine wahren Dichter, oder sie schließen sich bloß an andere nationell an, wie die Portugiesen an die Spanier, die Dänen an die Deutschen. Nationell aber heißt diese Tretrade so:

Shakespeare	Dante	Calderon
	Heyden.	

In diesem letzteren trifft wahrhaft Shakespeare und Calderon zusammen, und ich muß dich nochmals bitten, den Conradin zu lesen, der überdies noch eine Jugendarbeit zu sein scheint. Goethe hingegen hat keinen Funken von Calderon und paßt gar nicht hierher. Von einem anderen Werke, als dem Faust, könnte ohnedem nicht die Rede sein, aber auch Faust, wiewohl ein tiefes Gedicht (wie es in diesem Zeitalter bei einem großen Dichter nicht anders sein kann), hat gar nicht die wahre Vollendung, und trägt seine philosophische Tendenz beinahe unpoetisch an der Stirne. Goethe ist ein großes Genie, und das waren auch Cervantes und Milton, ohne deshalb Pole der Poesie zu sein. Die deutsche Dichtkunst kann kaum anders als so konstruiert werden:

	Alopstod	
Goethe		Schiller
	Friedrich von Heyden.	

Daß Wagner Goethe Schillern wie Wein dem Brantwein entgegensetzt, ist richtig, und es gilt auch vollkommen von Shakespeare und Calderon, und von einer etwas einseitigen Ansicht ausgegangen, steht Shakespeare ebenso hoch über Calderon, als Goethe über Schiller steht.

27. Dezember 1819. Erlangen.

Vorgestern bei Tische hatte ich einen heftigen Streit mit Hufschberg, besonders über die Wagner'sche Philosophie, wobei auch Doktor Leupoldt

regierungsrat in Breslau) wird zwar von Platen hier arg überschätzt, doch ist seinen dramatischen Arbeiten Anschaulichkeit, Gestaltungskraft und dabei eine „gedankenvolle schöne Sprache“ nicht abzuleugnen.

auf seine Seite trat. Dieser Jant alterierte mich außerordentlich und ich glaubte, daß er eine bleibende Trennung zwischen Hirschberg und mir hervorbringen würde. Allein schon gestern söhnte ich mich vollkommen mit ihm aus, woran nicht bloß sein vortreffliches Gemüt Anteil hatte, das ich nie verkannte, sondern wir näherten uns auch in geistiger Hinsicht. Nie ganz unbekannt mit den Wagner'schen Ideen sucht er sich ihnen nun näher anzubilden, und hat auch dessen Schrift über mathematische Philosophie von mir entlehnt, welche ihm weniger dunkel ist, da ähnliche Gedanken von Jakob Böhme aufgeregt schon lange ihn beschäftigt haben. Zugleich redete er mir aber sehr herzlich zu, mich nicht zu sehr in die Ideenwelt zu versenken und meiner Liebe zur schönen Litteratur nicht zu viel Raum zu lassen, weil ich dadurch meinen Zweck, Diplomat zu werden, gänzlich verfehlen würde und mir eine sehr unangenehme Existenz bereiten würde durch meine schwankenden und dürftigen Kenntnisse alles Positiven. Er bat mich daher, das Rechtsstudium nicht zu vernachlässigen und mich mit den vorzüglichsten Schriften über Staatsrecht, Politik und Völkerrecht bekannt zu machen, ja auch das römische Recht, das seiner Grundsätze wegen so schätzbar wäre, nicht obenhin zu betrachten, auch meinen historischen Studien eine positivere Richtung zu geben. Ich fühle, wie sehr er recht hatte, und versprach ihm auch Besserung. Die Sache aber auszuführen, ist unendlich schwer, wenn man so wenig in der Begriffswelt zu Hause ist, als ich, und es fiel mir sehr schwer aufs Herz, daß es so sehr von mir gelte, was Tasso sagt:

„Wenn ich nicht sinnen oder dichten soll,
So ist das Leben mir kein Leben mehr“¹⁾.

Tasso und Antonio in mir zu vereinigen, ist eine Aufgabe, der ich nicht gewachsen bin. Den Tasso fahren zu lassen, ist leichter gesagt als gethan, und wenn ich mich anders recht kenne, so ist es mir unmöglich. — Trotz daß ich ein paar Trauerspiele Dehlen'schlagers im dänischen Original dieser Tage bekommen habe, so lese ich doch die Feiertage gar nichts von schöner Litteratur. Wenn aber dann freilich der Tag auf die Reize geht, und ich mich nach Erholung sehne, dann wünsche ich nichts mehr als die Gegenwart Rotenhans, und ich gestehe, daß mir das Leben ohne ihn sehr langsam und ziemlich genußlos vorbeigeht.

30. Dezember 1819. Erlangen.

Vorgestern stieg zuerst die Idee in mir auf, die ich verfolge, einen Teil der empirischen Wissenschaft, der mir am meisten zusagt, nach

¹⁾ Akt V, Sc. 2.

Wagners Konstruktion zu bearbeiten, nämlich eine Geschichte und Kritik der neueren Kulturpoesie, die ich in meinem Brief an Gruber nach den Autoren konstruiert habe. Wir haben nämlich drei große Perioden erlebt in Europa:

Poesie der Griechen und Römer

Volkspoesie des Mittelalters

Kulturpoesie der neuen Zeit.

Die vierte Periode liegt noch in der Zukunft und ist auch in Wagners Idealphilosophie angedeutet. Die dritte ist es, die ich zu behandeln wünschte. An Energie würde es mir dazu nicht fehlen, auch wenn ich jetzt schon beginnen wollte. Allein es fehlt mir noch an philosophischem Gehalt, und auch an Zeit. Diese Arbeit würde aber weit von dem Geschmick der jetzigen Kritiker in den Litteraturzeitungen abweichen und jedem kritisierten Werke würde zuerst die Idee des Ganzen vorausgeschickt werden; eine Aufgabe, die nicht ganz leicht, aber für mich ausführbar, sobald ich noch tiefer in Wagners Idealphilosophie eingedrungen sein werde. Hier am Schlusse dieses Jahres lege ich meine Reue und mein inniges Bedauern nieder, daß eine unfreie Gemütslage, die Liebe zu Eduard, meinen Geist in unseligen Fesseln hielt, die mich zwar nicht gänzlich hindern konnten, Wagners Ideen in mich aufzunehmen, aber die mich wenigstens bewogen, ihnen kaum die Hälfte meiner Seele und meiner Aufmerksamkeit hinzugeben, so daß ich anderthalb Jahre in der Nähe dieses außerordentlichen Mannes beinahe fruchtlos lebte, während ich jetzt in der Entfernung täglich mehr von der ungemeinen Tiefe und Wahrheit seiner Konstruktion überzeugt werde. Ich könnte zwar künftigen Winter, wenn Eduard Würzburg verlassen, dahin zurückkehren, aber ich habe in dieser letzten Zeit meines Universitätslebens so unendlich viel zu thun, mich zum Juristen und Diplomaten zu bilden, was nicht nur die Notwendigkeit, sondern auch die Berufspflicht gebietet, und wofür noch so wenig geschehen ist, daß ich dann nicht einmal Wagners Kollegen würde beizuhocken können.

31. Dezember 1819. Erlangen.

Von Jagger habe ich Antwort erhalten. Er freut sich über die Wagnerschen Ideen und wünscht deren Fortsetzung. Ich habe ihm auch sogleich wieder geschrieben und die Tetrade entwickelt¹⁾. Er lobt meine Verse, aber ich mag nicht an all das denken. — O, welch ein Jahr von Schmerzen ist vorüber. O mein Eduard, wenn du jetzt im Kreis deiner

¹⁾ Die Briefe abgedruckt bei Minckwitz a. a. O. I, S. 85 ff. u. S. 88 ff.

Kameraden beim Punschglase diesen Abend verbringst, du ahnst nicht, wie zerrissen der Busen deines Freundes ist und wie er seine Neujahrsnacht feiert. Er denkt nur an dich. Morgen sind es vier Monate, seit ich so zärtlich von ihm Abschied nahm,, seit er so zärtlich von mir Abschied nahm. Wir sollten uns niemals wiedersehen, wir haben es nicht vermutet. Ich habe noch zwei Rosen von ihm, die ich heute fand, eine rote und eine weiße. Sie sind vertrocknet, aber sie duften noch. Und meine Thränen fließen noch. Wir haben es nicht vermutet.

4. Januar 1820. Erlangen.

Vorgestern kam Rotenhan an. Ich sah ihn gestern ein paar Augenblicke und auch heute wieder, aber unser Wiedersehen wird kein erfreuliches Resultat nach sich ziehen. Gestern abend, als ich über mich und mein Schicksal nachdachte, mahnte ich mich daran, daß es der 4. Januar 1819 gewesen sei, an dem ich den allerersten Schritt zu Eduards Bekanntschaft gethan hätte, also den ersten Schritt zu einer unabsehbaren Reihe von Thorheiten und Schmerzen. Ich nahm mir vor, am anniversaire dieses Tags einen desto kälteren, vorsichtigeren und rein vernünftigen Schritt zu thun, und das beste, was mir zu thun schiene, war, mich von Rotenhan so viel als nur immer möglich loszureißen. Was mich zuerst dazu bewog, ist, daß wir doch einmal nicht in derselben Sphäre leben und schwerlich Freundschaft zwischen uns begründet werden könne, und zweitens, daß seine Schönheit meiner Ruhe eine unberechenbare Gefahr bringen möchte, wenn ich mich nicht seines Anblicks so viel als möglich entzöge. Das Jahr der Liebe endete mit dem letzten Tage des vergangenen; es muß eine ganz neue Zeit beginnen. So viel ist gewiß, daß ich eine abermalige Aufopferung meines Friedens und eine Wiederholung jenes leidenvollen Jahres nicht mehr ertragen würde. Wer bürgt mir aber, daß diese nicht eintreten, wenn ich mich meiner Zuneigung für Rotenhan überlasse, da er mehr Geistes- und Charaktervorzüge als Eduard besitzt? Ich kann nicht frühe genug einlenken, und das Schicksal gab mir nun hierzu die beste Gelegenheit, da wir uns durch vierzehntägige Trennung um vieles fremder geworden sind, und nunmehr ziemlich natürlich erscheint, was damals ex abrupto sehr auffallend gewesen sein würde. Ich bin zwar gezwungen, ihn des Vormittags in zwei Kollegien zu sehen, doch dies, ohne näheren Umgang, kann mir wohl schwerlich verderblich sein. — Ich habe heute mit einem veränderten (wiewohl ganz unmerklich veränderten) Betragen gegen ihn den Anfang gemacht und war gleichgültig und wortfarg gegen ihn. Er holte mich um sieben Uhr ins Kollegium

zu Rau ab, wie wir's früherhin zu thun pflegten, ich würde ihn aber nicht abgeholt haben, wäre ich früher fertig geworden als er. Auf dem Wege über den Platz schien ihm mein stilles Wesen aufzufallen. Er schlang seinen Arm um mich und fragte mich, wann wir anfangen würden, die Paragraphen von Wagners Ideal- und Naturphilosophie zusammen durchzugehen? Wir hatten dies nämlich vor den Ferien ausgemacht. Ich stellte es seiner Willkür anheim, bin aber entschlossen, ihm die Skripten selbst einzuhändigen, wiewohl es auch mir sehr nützlich sein würde, sie wieder durchzunehmen. Jeder Mensch ist verbunden, auf seinen Nebenmenschen, so viel und so weit er kann, zu wirken. In der That aber ist die Wagner'sche Philosophie die einzige Seite, von der ich einigen ersprießlichen Einfluß auf Rotenhan haben könnte; für alles andere, worin ich ihm voraus bin, interessiert er sich wenig, oder es liegt ganz außer seinem Lebensplane. Wenn ich Wagners Diktate ihm mitteile, so glaube ich genug gethan zu haben, um so mehr, da er selbst wenigstens ein Jahr lang in Würzburg studieren wird, ihm also die Wissenschaft jenes Mannes in keinem Fall entgehen wird. Meine eigenen Bemerkungen und Auslegungen, die ich ebenfalls bei gemeinschaftlicher Lektüre hinzufügen könnte, würden doch nur sehr unbedeutend und vielleicht sogar falsch sein. Das also ist mein Plan. Rotenhan wird sich wenig darum kümmern, da er Freunde genug hat; für mich aber scheint es besser zu sein, mich nicht in Gefahr zu begeben, als tugendhaft mit der Gefahr zu kämpfen. Ich bin ohnedem niedergedrückt genug. Was mich bestärkte, war, daß mir Rotenhan heute morgen erzählte, Bannwarth von Würzburg wäre hier. Ohne Zweifel weiß er mein ganzes Geheimnis, und ob er es geheim hält, ist eine andere Frage. Ich hatte ein Buch von Rotenhan entlehnt, Ovids Heroiden. Dies brachte ich ihm heute dankend zurück, ohne mich aber aufzuhalten, indem ich es bloß aufs Klavier legte. Nach diesem Schritte glaube ich kaum, daß er mich mehr besuchen wird, und somit ist meine Absicht erreicht.

5. Januar 1820. Erlangen.

Es ist ein trauriger Triumph, den ich allenfalls heute feiern konnte, indem ich bemerkte, daß Rotenhan mir wirklich geneigt ist und daß ihn mein zurückgezogenes Benehmen betrüben muß. Aber dies wird nur sehr kurze Zeit dauern, und es wird ihm bei weitem leichter ankommen, als mir selbst. Kann ich anders handeln als ich handle? Würde ich Beruhigung finden, wenn ich auf dem begonnenen Wege wieder umkehrte? Muß ich nicht ausführen, was ich für recht erkannte? Ich könnte zwar

helfen, mit Rotenhan einen vollkommen edlen und tugendhaften Bund zu schließen; aber gewiß läßt sich das nicht voraussehen. So viel ist gewiß, daß wir beide nicht ohne Sinnlichkeit sind, nur daß er vielleicht noch nicht erfahren hat, in welche Abgründe eine solche Gemütslage führen kann. Leider hab' ich es erfahren, und darum ziemt es mir, den ersten Schritt aus der bereiteten Schlinge herauszuthun. Ich muß mich auf das strengste hüten vor jedem Augenblicke von Selbstvergessenheit, denn ein einziger solcher würde alles zunichte machen, weil ich dadurch meinen Entschluß bloß als eine inkonsequente Laune charakterisieren würde. Heute morgens ging ich früher ins Kollegium und holte ihn nicht ab. Er warf es mir auf eine indirekte Weise vor, und als wir später um zehn Uhr aus dem Kolleg von Gründler gingen, fragte er mich, ob ich jetzt etwas zu thun hätte? Wir haben nämlich diese Stunde vor den Ferien zur Wagner'schen Philosophie festgesetzt. Ich erwiderte, daß ich ein wenig spazieren gehen würde. Seine Antwort war ein kaltes So? Und dann schwieg er. Und dies ist unser trübseliges Menschenschicksal, daß wir uns freiwillig von Menschen losreißen müssen, deren Vortrefflichkeit wir erkannt haben, und daß wir ein Glück, nach dem wir uns so lange sehnten, zurückstoßen müssen, sobald es uns wirklich entgegenkommt. Ist dies Notwendigkeit oder Freiheit? Es ist beides.

6. Januar 1820. Erlangen.

Eine unerwartete Freude war es mir, heute bei Tische den Assessor Merck¹⁾ zu finden, der einige Tage in Nürnberg war, und mit einem Studenten, Herrn von Tucher und dem Vikar Göz einen Abstecher hierher machte. Um zwei Uhr gingen wir in das Kollegium der Zoologie bei Schubert, und da ich selbst diesen trefflichen Mann noch nicht gehört hatte, so war es mir doppelt interessant. Auf dem Wege dahin begegneten wir Bannwarth. Er umarmte Merck und grüßte mich, aber sein ganzes Benehmen bewies mir, daß Eduard ihm nichts verheimlichte. Sonst würde er mir auch unzweifelhaft von diesem gesprochen haben. Zu Merck sagte er, daß Eduard mit hierher gekommen wäre, wenn er nicht einen bösen Fuß hätte. Das Kollegium bei Schubert ist sehr stark besucht, und ich sah eine Menge fremde Gesichter. Auch Rotenhan war da und wollte anfangs ein Gespräch mit mir beginnen, aber Hufschberg saß neben mir, und ich ließ sie beide zusammen sich unterreden, ohne mich drein zu mischen. Auch heute morgen war Rotenhan noch zuvor-

¹⁾ Siehe S. 166.

kommend gegen mich. Ich wollte aus dem Kollegium von Rau allein weggehen, er eilte aber nach, und warf in der Eile eine lange Bank um. Da es meinethwegen geschah, so konnte ich nicht umhin, sie ihm aufheben zu helfen. Wenn er selbst sich nicht von mir trennen wollte, so könnte ich mein Vorhaben auch nicht ausführen. Aber es ist notwendig, daß er mein eigenes Betragen nachahmt, sobald er sieht, daß es mir wahrhaft ernst ist, und dann habe ich meinen traurigen Sieg erfochten. Nie hat er vielleicht einen angenehmeren Eindruck als eben heute bei Schubert auf mich gemacht, wo ich mich unter der Menge so fremd, so einsam fühlte, und er mit seiner zutraulichen, bekannten Stimme auf mich zukam. Ach, er glaubte vielleicht, daß ich feinethwegen gekommen wäre, und als die Stunde zu Ende war, fragte er mich, ob ich nicht mit ihm gehen wollte? Ich sagte, daß ich auf jemanden wartete. Mit Merck ging ich dann zu Professor Pfaff, und wir verplauderten ein Stündchen mit diesem braven Manne und seiner braven Frau. Sodann hatten wir noch ein Rendezvous im Gasthose, von wo Götz und Merck wieder abfuhren.

7. Januar 1820. Erlangen.

Heute wollte mich Rotenhan abermals zu Rau abholen. Ich sagte aber, daß ich nachkommen würde. Im Kollegium saßen wir sonst nebeneinander, ich veranstaltete aber, daß wir an verschiedene Enden des Tisches zu sitzen kamen. Als jedoch Professor Rau etwas an die Tafel schrieb, wovon Rotenhan weit entfernt war, so setzte er sich zu mir herauf und blieb neben mir sitzen. Nach der Stunde ging ich aber allein weg. Zu Gründler gingen wir nicht. Wir werden uns also heute nicht mehr sehen; auch morgen und übermorgen nicht, weil Sonnabend und Sonntag ohnedem keine Kollegien stattfinden. Heute ist zwar ein Harmoniekonzert, ich werde es aber nicht besuchen.

10. Januar 1820. Erlangen.

Ich habe gestern einen Schritt gethan, der mich vielleicht noch sehr gereuen wird, und der meine bisherigen Vorsätze über den Haufen warf. Nachmittags war Rotenhan bei mir, um etwas von mir zu entlehnen. Ich sagte ihm bei dieser Gelegenheit, daß ich nun die Wagner'schen Skripten bereits abgeschrieben, und daß sie ihm zu Gebote stünden. Er fragte mich noch einmal, ob wir sie nicht zusammen durchgehen könnten, was ich verneinte. Des Abends, als er nach Hause kam, trug ich sie ihm

hinüber, ein Schritt, der mir sehr schwer fiel, da ich mich lange auf dies gemeinschaftliche Studium gefreut hatte. Ich mußte ihm aber notwendig einige Notizen über den Gebrauch dieser Blätter geben, und so entspann sich ein Gespräch, zuerst bloß über die Wagner'sche Philosophie. Aber wer entgeht der verhängnisvollen Stunde? Ich weiß nicht, wie es geschah; aber es ist leicht erklärlich, daß es so kommen mußte. Ich sprach von dem, was mir am meisten am Herzen lag. Ich sagte ihm, meine Furcht wäre, daß wir nicht für einander taugten. Er suchte mich zu widerlegen. Er gestand zwar, daß wir nicht in derselben Sphäre lebten, daß ich mehr intellektuell mich ausbildete und er sich zum praktischen Geschäftsmann oder überhaupt für das öffentliche Leben geboren fühlte. Dies aber, weit entfernt, eine Trennung herbeizuführen, würde nur abzuwecken, uns zu einer Wechselwirkung geschickt zu machen. „Wollen Sie ein großes Beispiel aus der Geschichte,“ fuhr er fort, „so betrachten Sie Luther und Melancthon.“ Ueber diesen Gegenstand und über manches andere, was auf Sympathie und Physiognomie Bezug hatte, schwatzten wir bis spät in die Nacht hinein. Ich saß auf seinen Knien und hörte ihm gerne zu. Aber ich empfand weder jene Seligkeit wie bei Eduard, noch auch ein wahrhaft beruhigendes Gefühl durch das, was er sagte. Mein Herz oder vielmehr mein Kopf widersprach. Ich glaubte zu erkennen, daß kein eigentlicher Bund zwischen uns geschlossen werden könne, daß ihn das kalt läßt, was mir die sinnigsten Freuden im Leben gewährt, und daß ich wahrscheinlich auch seine Freuden nicht teilen kann. Unsere Gemütsanlage scheint nicht unähnlich. Er verhehlte mir nicht, daß ihn oft in der Freundschaft das Aeußere getäuscht habe; die Frauen scheinen ihn nicht zu kümmern. Aber gerade diese Ähnlichkeit kann uns, oder wenigstens mir, die Ruhe rauben, ohne uns glücklich zu machen. Als er mich in mein Zimmer begleitete, um mein Licht anzuzünden, sagte er mir, er hoffe, daß ich mich in meiner Vermutung betrogen hätte. „Ich wünsche es recht sehr,“ gab ich zur Antwort.

12. Januar 1820. Erlangen.

Lektüre der letzten Zeit.

Oeuvres poétiques de J. B. Rousseau ¹⁾.

Niemand wird die Franzosen um ihren ersten Lyriker beneiden. Ich bin versichert, daß die Samojeten einen besseren haben. Denn diese

¹⁾ Jean Baptiste Rousseau's (1671—1741) „Oeuvres“ waren seit 1720 wiederholt, zuletzt 1818 herausgegeben.

seichte, ideenlose Abgeschmacktheit, mit abstrakten Begriffen kümmerlich durchnüchtert und mit seit Ovid und Horaz abgenutzten Metaphern mythologisch aufgestützt, möchte wohl außer der Pariser Poesie nirgend anzutreffen sein.

Werner, „Die Weihe der Unkraft“, „Die Kaiserin Kunegunde“ ¹⁾, „Der vierundzwanzigste Februar“ ²⁾.

Ersteres scheint mir ein gemüthvolles und gedankenreiches Gedicht und ließe sich leicht rechtfertigen in Hinsicht seines Katholizismus, wenn nicht die Anmerkungen dazu so unendlich absurd wären. — In der Tragödie „Kunegunde“ hat Werner sein theatrales Genie beinahe ganz verlassen. Der Stoff ist reichhaltig, aber dies Stück sollte durchaus fromm werden und floß doch nicht aus dem Gemüthe. Die Charakteristik ist oberflächlich gegen die anderen Tragödien des Dichters gehalten, die äußere Form sehr beschränkend und eintönig, ja sie fällt häufig zum echten Knüttelvers herab. Vieles hat Werner versucht, um seine Legendenheilige trotz ihrer Welthintanzesung interessant zu machen; es wollte aber nicht recht fruchten. — Der „vierundzwanzigste Februar“ ist ein Meisterstück, an dem sich im ganzen nichts und im einzelnen nur der fortwährende Reim tadeln ließe, der oft zu harten und äußerst geschraubten Redensarten Anlaß giebt. Für einen gemeinen Dichter, der mit der Thür ins Haus fällt, wäre die allmähliche Herbeiführung dieses Mordes etwas sehr Leichtes gewesen. Es hätte nichts bedurft, als dem alten Kuruth einen gewöhnlichen Diebscharakter beizulegen. Für Werner war es eine schwere Aufgabe und er hat sie auf eine Art gelöst, die nicht ihresgleichen hat.

Love's labour's lost by Shakespeare.

Eine Fundgrube von Scherz und Witz und Laune. Kein Vers, der nicht viel zu denken oder viel zu lachen gäbe. Und dann wieder die ernstesten Stellen, wie groß, wie hinreißend!

14. Januar 1820. Erlangen.

Schon am vergangenen Elften habe ich den kurzen Rückfall zu Notzhan wieder gut gemacht. Ich würde niemals Ruhe bei diesem Verhältnisse gefunden haben. Wir sind nun getrennter als je und weder

¹⁾ Die beiden Dramen waren 1814 und 1815 erschienen.

²⁾ 1810 zuerst in Weimar aufgeführt; erschien dann Leipzig-Altenb. 1815.

gestern noch vorgestern haben wir eine Silbe zusammen geredet. Es ist mir also gelungen, auch ihn in dieselbe Stimmung zu versetzen, und somit sind wir beide geborgen, und ich rede vielleicht nicht mehr davon.

16. Januar 1820. Erlangen.

Fugger sagt mir viel zum Lobe des übersandten Hochzeitschors¹⁾. Gruber schreibt mir, daß der schöne, liebenswürdige Eduard ein Duell gehabt und ganz leichte Wunden erhalten. Warum war ich nicht bei ihm! Von den zwei Bekannten, die ich ihm schilderte, findet er besonders Hufschberg interessant. Die Tetraden, die ich ihm schickte, sprechen ihn an. Er glaubt, daß ich trotz meiner jetzigen Stimmungen dennoch einst in der deutschen Litteratur auftreten würde. Er glaubt mich wieder ganz bei heiterer Laune. Zu meiner Beschämung muß ich freilich gestehen, daß ich gestern wieder ein Lied dichtete, in das ich eine große Wagnersche Idee legte und überschrieb: „Das Kreuz“²⁾. Ich antwortete Gubern sehr weitläufig über mein Verhältnis zur Poesie, meine Sehnsucht nach litterarischer Unterhaltung, meinen Umgang mit Hufschberg, sodann meine Vorsätze in Hinsicht Rotenhans, und dann noch manches von Eduard. Vorzüglich aber sprach ich über Wagners Idee, daß Goethe der letzte Dichter sei. Eine Stelle davon will ich hier aufbewahren:

„Goethes Universalität ist allerdings sehr verführerisch, um ihn für den Vollender der Poesie zu halten. Der Vielsachheit seiner Werke nach steht er zwar nicht einseitig wie Shakespeare da, vielleicht aber doch der Idee seiner Werke nach, denen das religiöse Prinzip fehlt. Man hat so vieles zu Shakespeares Lob und Tadel hin und her geredet, ohne die Sache im geringsten zu erschöpfen. Sein Lob läßt sich in wenige Worte fassen: er schrieb nie eine Zeile, die nicht ganz Shakespeare wäre. Eine andere Frage ist, woran es ihm fehlt? Es fehlt ihm eben das, was bei Calderon so überschwenglich ist, die Mystik, die religiöse Tiefe des Gemüths. Dies geht so weit, daß er auch die Geschlechtsliebe niemals christlich erhaben darstellt. Ein Liebespaar zu schaffen, wie nur May und Thekla sind, lag nicht in seiner Sphäre. In seinen Lustspielen wird die Liebe als Galanterie behandelt: in der Tragödie herrscht sie selten vor, und wo sie vorherrscht, zum Beispiel in Romeo und Julia, erscheint sie

¹⁾ Minckwitz a. a. D. I, S. 93 ff.

²⁾ R. I. nach der Handschrift.

als zärtlich-süße Sinnlichkeit. Auch die Liebe der Ophelia zu Hamlet ist nichts anderes. Kurz, er behandelt die Liebe, wie Goethe sie auch behandelt, den Werther ausgenommen. Goethe läßt sich sogar zu den Alten herunter, und dessen wären Dante, Shafespeare und Calderon niemals fähig gewesen. Wenn er also fragt:

„Also das wäre Verbrechen, daß einst Properz mich begeistert?“¹⁾

so läßt sich mit gutem Fuge antworten: „Ja, das ist Verbrechen! Es beweist zwar abermals, daß du bei weitem der künstlichste unter allen Dichtern bist, wie es alle deine Werke beweisen, aber es spricht nicht für dein eigentümliches Genie.“ Dies führte mich auf das ganz blinde Genie, das Wagner Goethen zutraut, wogegen ich ihn das schauendste nannte und dies durch einige seiner Werke zu belegen suchte.

Lektüre:

„El monstruo de los jardinos“, comedia de Calderon.

In der Idee viel Ähnlichkeit mit dem „Vida es sueño“ und „Eco y Narciso“. Die bestimmte Fabel von Achills Verkleidung bei Deidamia wird hier sehr sinnlich und, wie sich versteht, ganz romantisch durchgeführt.

„Deutschland und die Revolution“ von J. Görres²⁾.

Dies Buch, das dem Verfasser die Verfolgung der Könige auf den Hals gezogen, hat mich in hohem Grade angesprochen. Hier wird recht eigentlich gegen jede Oberflächlichkeit im politischen und religiösen Felde angeknüpft, und es ist um so merkwürdiger, da es nicht bloß die Despotie der Fürsten und ihre lächerlichen Maßregeln angreift, sondern auch jene flache Liberalität, die uns aus England und Frankreich zugekommen, und die nicht in den deutschen Charakter paßt. Der erbärmliche Zustand unseres Vaterlandes, im ganzen und im einzelnen, wird hier mit grellen und sprechenden Farben geschildert. Dabei entwickelt der Stil durch den Phantasiereichtum und die empirische Fülle des Verfassers eine siegende und ganz neue Beredsamkeit, die nicht, wie jene der Alten, in abstrakten und häufig schiefen Argumenten herum sucht, sondern durch eine hinreißende Bildersprache die Wahrheit sinnlich und unabweisbar vors Auge stellt. Weniger konnte mir seine Konstruktion nach Drei und eine etwas zu weit getriebene Vorliebe für die Hierarchie zusagen.

¹⁾ Elegie „Hermann und Dorothea“.

²⁾ Koblenz 1820.

24. Januar 1820. Erlangen.

Die Tage, an denen ich nichts mehr schrieb, ist mir viel Schönes begegnet, das ich nun in kurzem erzählen will. Schon am Einundzwanzigsten verband ich mich wieder mit Rotenhan und ich habe es keineswegs bereut. Unser Verhältnis hat eine so edle, innige Wendung genommen, daß es nur zum Glücke ausschlagen kann. Vorgestern las ich zum erstenmal die „Renata“ von Friedrich v. Seyden¹⁾, ein Werk, das einen unvertilgbaren Eindruck in mir hinterließ und auf mich von ebenso mächtigem Einfluß war, als die Wagnersche Philosophie. Ich halte es für das höchste Dichterverk aller Länder und Zeiten. Gestern abend riß mich eine glühende Begeisterung hin, dies auf die höchste Weise auszusprechen, und so entstand ein Gedicht an den Dichter der „Renata“; ein Gedicht, wahrscheinlich mein letztes und bestes, worin ich ihn und auch mich selbst ganz aussprach²⁾. Ich wünsche es öffentlich bekannt zu machen, um den Ruhm jenes herrlichen Dichters so viel als möglich zu verbreiten. Rotenhan kam eben nach Hause, als es fertig war. Er machte Musik, und ich ging hinüber. Er spielte und sang mir Körners „Abschied vom Leben“³⁾, von Weber herrlich komponiert. Sodann las ich ihm mein Gedicht vor. Es konnte unsere Seelen nur zur Frömmigkeit und Tugend erheben. Wir blieben bis tief in die Nacht beisammen, und alles, was er mir sagte, ließ mich die Vortrefflichkeit seines Charakters und die Klarheit seines Geistes fühlen. Auf ewig fiel Eduard!

26. Januar 1820. Erlangen.

Noch vorgestern las ich mit Rotenhan die „Renata“, die auch ihn außerordentlich ansprach, größtenteils schon des Vormittags, als uns Professor Schubert unterbrach. Er wollte zu Rotenhan und kam aus Versehen in mein Zimmer, wo wir waren, und diesem Zufalle verdanke ich die Bekanntschaft dieses herrlichen Mannes und Naturforschers. Er hat sich gleichfalls die „Renata“ aus, die ich ihm hintragen werde. Den Rest des Dramas lasen wir noch des Nachts. — Nach einem halben Jahre erhielt ich wieder Nachricht von Lüder, der noch in Ulm beim Festungsbau ist und sich nun vollends zum ausgezeichneten Militär bildet.

¹⁾ Das „romantische Drama“ erschien Berlin 1816 und erlebte die Aufführung in Dresden 5. III. 1817.

²⁾ „Leyer und Schwert“, Berlin 1814, S. 65.

³⁾ Erhalten in Mff. Mon. Nr. 24 (12 Stangen).

Uebrigens lernt er Latein, und zwar bei dem berühmten Gruter [165], ^{ae} der durch seine Schriften über skandinavische Litteratur und Altertümer so bekannt ist. Ich hatte Lüdern in meinem letzten Briefe von Wagner geschrieben. Er nannte das aber eine unverdauliche Speise. Nun habe ich ihm in zwölf großen Quartseiten die Hauptideen der Wagner'schen Philosophie dargelegt und bin begierig, ob er darauf eingehen kann. — Ich fuhr heute zum erstenmal mit Rotenhan Schlittschuh, auch ging ich heute zum erstenmal mit ihm spazieren, wo ich ihm unter anderem sagte, daß er der erste gewesen sei, den ich hier hätte kennen lernen, und zugleich derjenige, der mich am meisten ansprache. Also „der erste der beste“ im schönen Sinne des Worts. Dennoch empfinde ich manchmal ich weiß nicht was für ein Unheimliches, gleichsam als würden wir recht bald getrennt werden, oder als wär' ich seiner nicht wert, oder als würde ich doch keine Ruhe finden.

29. Januar 1820. Erlangen.

Ich war vier Tage abwesend durch einen plötzlichen Impuls, den mir das schöne Winterwetter gab, wobei ich zugleich, ich weiß nicht vermittelft welcher Association der Ideen, den Trieb empfand, Jean Pauls Bekanntschaft zu machen. Daher machte ich mich in derselben halben Stunde noch auf den Weg nach Bayreuth. Der Weg ist an sich selbst angenehm, dabei war es ganz trocken; warmer Sonnenschein und gar kein Schnee. Im Thal von Streitberg gewinnt die Gegend wirklich romantischen Reiz. Die Sonne ging eben dunkelrot unter, als ich auf der Höhe war; ich überblickte die Gründe, die von gefrorenen Bächen glänzten, hervorragende Felsstücke zu beiden Seiten, Ruinen auf den Bergen. Die Wolken zogen rasch und jagten in ihrer Abendrotvergoldung über mich hin, bis sie blässer und blässer wurden. Ich ging noch eine Stunde bis Wüstenstein, wo ich sehr schlecht übernachtete. Am anderen Morgen erfuhr ich zu meinem Leidwesen, daß es heftig regnete und die Wege bereits durchweicht seien. Ich wartete den ganzen Vormittag und schrieb sogar aus Langerweile eine Unmuthsklage in Versen nieder, die ich aber in der Zerstreuung dort liegen ließ, worin denn die Wirtsleute eben kein großes Lob ihrer Kneipe werden gefunden haben, wenn sie das Gedicht verstanden. Da ich in Wüstenstein keine Chaise haben konnte, so mußte ich noch zwei kleine, aber harte Stunden bis Blankenfels marschieren, bei beständigem Regen und bodenlosem Kot. Doch trocknete ich mich ein wenig und fuhr dann nach Bayreuth, wo ich im „Anker“ abstieg. Der Abend

ging hin, mich vollends zu trocknen und zu säubern. Den folgenden Achtundzwanzigsten aber sehr frühe, wo mir in den Straßen, des Namensfestes der Königin wegen, die feierlichen Züge entgegenkamen, fragte ich nach dem Legationsrat Richter und besuchte ihn. Ich fand im Hause bloß sein Studierzimmer offen, wo er mich ziemlich freundlich empfing. Er ist ein Mann von etwas mehr als mittlerem Wuchse. Seine Stirn ist herrlich; etwas Unstetes in seinen Blicken mißfiel mir. Die Stube ist ziemlich elegant, auf zwei Seiten Fenster, auf zwei Seiten Büchergestelle; quer in der Stube ein Sofa an einem Schreibtische.

30. Januar 1820. Erlangen.

Ich unterhielt mich ziemlich lange mit Jean Paul; ich weiß nicht, warum er mich im Anfange für einen Mystiker halten wollte. Es war zuerst von Herder, sodann über einige philosophische Gegenstände die Rede, zum Beispiel über Freiheit und Notwendigkeit, wobei wir im Anfange sehr geteilter Meinung waren, uns aber bald über den Standpunkt vereinigten. Er befragte mich sodann über meine Lektüren, und ich brachte nun die schöne Litteratur aufs Tapet, um von Friedrich von Heyden zu sprechen. Ohne daß ich etwas davon erwähnt hätte, kam er mir damit entgegen, Goethe sei Schillers Gegensatz und ein dritter müsse sie vereinigen. Ich sprach nun von der „Renata“ und dem „Konradin“ so viel und so lange, bis er mir versprach, sie sich kommen zu lassen. Y Sehr gerne hätte ich auch noch meiner zweiten großen Lebensangelegenheit, der Wagnerschen Philosophie, erwähnt, allein ich fand nicht mehr Zeit, und ich bemerkte, daß er notwendig auszugehen hatte. Ueberhaupt ist es gar zu kärglich, mit einem solchen Manne nur einer einzigen Unterhaltung zu pflegen, wobei sich kaum irgend etwas entwickeln kann. Einige Wochen lang möchte ich in Bayreuth sein. Welch ein reicher Austausch von Ideen, besonders über alles, was Poesie betrifft!

Ich besah mir sodann Bayreuth. Es ist eine recht hübsch gebaute, freundliche Stadt, und in größerem Stil als Erlangen. Die Umgebungen konnte ich des trüben Wetters wegen nicht genießen. Bei Tische saß ich neben einem sächsischen Kaufmann, der lange in Rußland war, und wässerig wie alle seine Landsleute. Auf der anderen Seite neben einem ältlichen Manne, der sich als Harfner und Dichter präsentierte und mit seinem Instrument durch die Welt reist, auch sich selbst sehr gut fortzubringen scheint. Es ist ein gemeiner Kerl, seine Lebensweise aber doch sehr poetisch. Er geht meist zu Fuß, schickt sein Gepäck voraus und läßt

sich durch einen Jungen seine Harfe hinterher tragen. In den Städten hält er sich gewöhnlich ziemlich lange auf. Alle Lieder, die er spielt, sind auch von ihm gedichtet und komponiert. Kein gemeines Talent. Nachmittags begegnete ich einem Bekannten aus Würzburg, Namens Böckel, der mich viel nach Schmidlein fragte und sodann in die Bayreuther Harmonie führte, wo viele Geselligkeit herrscht, dabei ein äußerst elegantes und gefälliges Lokal.

Schon des Morgens, als ich von Jean Paul ging, schrieb ich das Gedicht an Heyden nieder (von dem ich ihm auch gesprochen hatte) und schickte es an die Redaktion des Morgenblatts. Gestern nahm ich mir eine Chaise und fuhr hierher zurück. In Streitberg, bis mein Mittagessen fertig war, besah ich mir die Gegend, und auf diesem Spaziergange entstand ein Gedicht, das ich „Fausts Gebet“¹⁾ überschrieben habe.

Des Abends, als er nach Hause kam, war ich noch bei Rotenhan und war liebevoller gegen ihn als je, zum Teil der Trennung wegen, zum Teil, weil ich mir doch der Schuld bewußt war, mich vier Tage von ihm getrennt zu haben. Er war auch so gut, so liebevoll; ich gewinne ihn täglich lieber. Ich möchte in sein tiefstes Herz hineinschauen. In der That, den ersten Tag meiner Reise ward ich jeden Augenblick versucht, wieder zu ihm zurückzulaufen.

31. Januar 1820. Erlangen.

Gestern war in mancher Rücksicht ein schöner Tag unserer Freundschaft. Wir waren den ganzen Nachmittag beisammen und lasen einen großen Teil des „Konradin“ von Heyden, o um wie viel glücklicher als damals, wo ich ihn mit Eduard las! Rotenhan kennt mich, begreift mich und liebt wahrhaft die Poesie. Wir küßten uns auch an diesem Tage so vertraut, so innig. Wir küßten, wir umarmten uns oft, aber gewiß mit einem edlen Gefühle der Freundschaft, der Neigung, der Sympathie. Leider, leider wird er bis Ostern nach Berlin gehen. Dieser Abschied wird mir unendlich schwer fallen. Ich werde mich einsamer fühlen als jemals.

5. Februar 1820. Erlangen.

Ich schrieb nichts, aber ich war glücklich. Mein Verhältnis zu Rotenhan ward um vieles inniger und fester. Keinen einzigen jener qualvollen Umstände, die mir Eduard zu fühlen gab, habe ich bei ihm

¹⁾ R. I. S. 429.

empfundnen. Ich habe nie etwas verschuldet gegen ihn, ich will nichts Böses, ich darf auch nicht klagen, daß unsere Verbindung einseitig sei, daß uns nicht wahre Sympathie vereine. Liebe bedarf mein Busen. Ich kann nicht ohne sie sein, und Hermann gibt sie mir. Besonders schön war uns der gestrige Abend. Ich war noch spät bei ihm. Wir saßen oder lagen vielmehr Arm in Arm auf dem Sofa, und ich verhehlte ihm nicht, wie sehr er mir teuer sei, wie schwer es mir werden würde, mich von ihm zu trennen.

Νέκταρ ἔην τὸ φίλημα, τὸ γὰρ στόμα νέκταρος ἔπει·
Καὶ μεθύω τὸ φίλημα, πολλὸν τὸν Ἑρωτα πεπωκώς ¹⁾.

Ich kann dies Verhältnis nicht verdammen; es scheint mir Fügung, die mich endlich Sympathie in einem anderen Wesen finden läßt, nach der ich so lange mich vergebens sehnte. Ich habe schon einmal bei Eduard die graduelle glückliche Folge bemerkt, die die Stufen meiner Liebe nahmen; wie unendlich entfernt mir Mercy war in jeder Beziehung, wie nahe Eduard in so vieler Hinsicht, und doch wie unendlich näher steht mir Rotenhan, auch körperlich, da wir nebeneinander wohnen. Wahrlich nicht mit dem Gedanken an Liebe kam ich hierher; ich war zerknirscht im Innersten. Aber da war er die erste Erscheinung, die mich hier erfreute. Wie errötete ich unwillkürlich, als er zu mir hereintrat. Diese edle Bildung, wie sprach sie mir im ersten Momente zu Herzen. Dies war nicht so bei Eduard. Ich mußte ihn lange sehen, bis mein Herz von ihm erfüllt wurde. Freilich, zu welcher Zenithhöhe stieg dann auch meine Liebe! Ich fühlte es nur zu sehr an meiner Verzweiflung! Und welcher Zauber konnte Hermann binden? Ich bin nicht schön, wie er; ich vermied ihn, ich kehrte mich von ihm ab, er mußte mich kalt glauben, und er blieb mir ergeben. Haben wir anders gekonnt beide? Und so mag bestehen, was schuldlos ist, und was nur noch kurze Zeit dauert. Sein Temperament ist nicht stürmisch; er ist besonnen, von ihm ist kein Ausbruch der Leidenschaft zu fürchten. Und ich — ich bin nur allzu fürchterlich gewarnt. Ich weiß, was gut und böse.

12. Februar 1820. Erlangen.

Die letztere Zeit verging mir insofern weniger angenehm, da ich mit körperlichem Uebelbefinden, besonders Kopfweh zu kämpfen hatte.

¹⁾ Anthol. Pal. V, 305, 3.

Mein Verhältnis zu Rotenhan hat sich nach einem kurzen Zwiste wieder um so schöner entfaltet. Heute lernte ich einige seiner Freunde kennen, da wir zusammen einen Spaziergang nach Kalkreuth machten, wo wir vom Turme einer hübschen Aussicht genossen. Unter den Studenten, die dabei waren, bemerkte ich zuerst den jungen Gründler¹⁾, Sohn eines hiesigen Professors. Rotenhan hatte mir ihn schon lange als einen Jüngling von ausgezeichneten Charaktereigenschaften geschildert. Sodann zwei Brüder Glaser²⁾, die auch Sinn für das Höhere zu haben scheinen. Sodann noch ein Theologe, Daumer³⁾, von vielen Kenntnissen, wie es scheint, und sanftem Charakter; jedoch fränklich. Auch noch ein Sohn des Professors Fick⁴⁾, der aber noch kindisch und vorlaut ist, sonst aber nicht ohne Talente zu sein scheint. Eine Debatte, die ich zuletzt mit Gründler hatte über die Gegensätze von Atertum und Christentum, veranlaßte mich, bei unserer Nachhausekunft Rotenhan ein Gedicht vorzulesen, das ich vorgestern abend niederschrieb, und das die Idee der Menschheit auseinander setzt, versteht sich, poetisch. Ich habe es überschrieben „Das Zweigespräch auf Golgatha“⁵⁾. Zugleich las ich ihm auch jenes frühere, „Fausts Gebet“.

19. Februar 1820. Erlangen.

Ich habe lange nichts geschrieben und bin auch jetzt nicht in der Laune. Unzufrieden mit mir selbst, bin ich es zugleich mit anderen. Mit Hufschberg hatte ich heute einen heftigen Disput über die Rechtswissenschaft. Solange er nur gegen mich loszieht und mir die Masse seiner Kenntnisse und seine juristische Gelehrsamkeit zu fühlen gibt, so mag es hingehen, sobald er sich aber verächtlicher Ausdrücke gegen Wagner bedient, so kann ich mich nicht enthalten, ihm derb die Wahrheit zu

¹⁾ F. W. Gründler (1800—1875). „Teutone“. „Geriet in Jena auf die gefährliche Bahn der von Gießen ausgehenden politischen Richtung“, und wanderte, da er zu keiner festen Lebensstellung gelangte, 1826 nach Mexico aus, von wo er 1866 physisch zerrüttet zurückkehrte. Vgl. Friedrich Reuter, Erlanger Burschenschaft, S. 277 ff.

²⁾ A. F. Hr. und Jd. Hr. Ad. Glaser. Beides rührige Mitglieder der Erlanger Burschenschaft, in deren Schicksal sie mit verwickelt wurden.

³⁾ Georg Friedr. Daumer (1800—1875); später Gymnasialprofessor in Nürnberg. Als Schriftsteller Vertreter einer von Hegel angeregten, verschiedene Phasen durchmachenden spekulativen Philosophie.

⁴⁾ Vermutlich H. Fick, Sohn des seit 1819 in Erlangen wirkenden Professors der Philosophie F. G. C. Fick, welcher als Lehrer der englischen Sprache an der Universität München wieder genannt wird.

⁵⁾ R. I, 516.

sagen. Ich fühle mich dann aber um so unglücklicher, da mich niemand versteht, und daß viele mich so verächtlich betrachten dürfen, bloß weil ich ein größerer Mensch bin als sie trotz all ihrem praktischen Verstande.

Was Rotenhan betrifft, so dürfte ich gewissermaßen den vergangenen Dreizehnten einen glücklichen Tag nennen, da er mich bat, mit ihm Bruderschaft zu machen, und wir seitdem uns duzen. Allein ein paar Tage darauf führte eben dies einen heftigen Zank herbei, den ersten, den wir miteinander hatten. Biewohl nun der Groll gestillt wurde, so brach er doch heute wieder stillschweigend aus, und ich weiß nicht, wenn er enden wird. Es würde schwer zu sagen sein, ob ich Rotenhan hasse oder liebe.

21. Februar 1820. Erlangen.

Es war am verwichenen Neunzehnten, als mir zuerst die Unerträglichkeit des juridischen Studiums und mein vollkommenes Ungeschick dazu den Gedanken eingaben, diese Fesseln von mir zu werfen, nicht ferner Anspruch auf eine diplomatische Carriere zu machen, mich dafür aber den Rest meines nun freilich halbverschwendeten Universitätslebens emsig mit den historischen und Naturwissenschaften zu beschäftigen und meinem Triebe zur Poesie zu folgen, um lieber ein ganzer Mensch zu werden, sollte mir's auch in Zukunft schlecht gehen, als ein halber zu sein, und wär's auch ein Gesandter. In der That, wenn die Muse mich nicht erheben und berühmt machen kann, meine diplomatischen Fähigkeiten werden es noch viel weniger. Der großen Welt sage ich gerne ab. Ueberdies bringt es in unserer Zeit eben nicht viel Ehre, Diplomat zu sein. Wie selten läßt sich dabei die Integrität des Charakters behaupten. Ich will dem Staate sehr gerne dienen, sobald er mir eine Stelle anweist, die meinen Talenten angemessen; wo nicht, so will ich lieber betteln, als meine Individualität aufopfern. Dieser Entschluß hat mich vollkommen neu belebt. Ich gehe mit Mut an Arbeiten, die meine eigene Wahl sind, und an Studien, die meine Wißbegierde befriedigen und mich nicht in schalen Definitionen herumführen. Auch meine poetische Kraft scheint wieder erwacht, ich dachte wieder des Odoakfers, der jedoch nun eine ganz veränderte Gestalt erhalten möchte. Zugleich holte ich mir ein paar historische Bücher; unter ihnen Cardonne, „Ueber die Araber in Spanien“ ¹⁾, weil mich auch jene Zeit zu einem epischen Gedichte reizt. Davon mehr.

¹⁾ Gesch. von Afrika und Spanien unter der Herrschaft der Araber. Aus dem Franzöf. überg. von Chr. Gottl. v. Murr. Nürnberg 1768 2 voll.

Lektüre der letzten Zeit:

Dehlenschlägers „Fostbrøderne“,
Dehlenschlägers „Hagbarth og Signe“¹⁾,
Heyden, „Dramatische Novellen“²⁾,
Werner, „Söhne des Thales“³⁾,
Gerder, „Ideen zu einer Philosophie der Geschichte der Menschheit“,
Mehrere Bücher des Thuanus⁴⁾.

23. Februar 1820. Erlangen.

Mein Verhältnis zu Rotenhan war immer mehr im Abnehmen, und so soll es bleiben, bis er weggeht, was in drei bis vier Wochen geschieht. Diesen Abend aber, in einer Tanzgesellschaft bei Holz, empfand ich es mehr als je, daß wir nimmer zusammen taugen, daß ich ihn zwar bewundern und lieben muß, aber nimmer sein Freund sein kann. Er ist der Sohn des Glücks. Nicht durch mühsame Kämpfe schleppt ihn sein Leben wie mich. Ihm ward die höchste Doppelgabe, viel zu glänzen aber auch viel zu gelten, und zu ihm erst kann ich in wahrem Sinne sagen:

„Non tu corpus eras sine pectore, Di tibi formam,
Di tibi divitias dederunt artemque fruendi“⁵⁾.

Er ist schön, er ist reich, der Erbe ausgebreiteter Güter. Er hat sich nicht um seine Existenz zu kümmern. Er kann ruhig seinen Studien leben, ohne das harte Joch einer Brotwissenschaft zu durchlaufen. Wie oft führen Glücksgüter, zumal gepaart mit Körperschönheit, zum Leichtsinne, zur Frivolität. Und er hat sich ganz bewahrt. Ein fester, edler Charakter, eine herrliche Empfänglichkeit für alles, was wahr, gut und schön ist, eine Anlage zur Allseitigkeit wie wenige Menschen, und einen Trieb, sich zu bilden, wie wenige. Und dabei von außen in den Stand gesetzt, sich alle Hilfsmittel dieser Bildung anzueignen. Freuen will ich mich, freuen, wenn er ein vollendeter Mensch wird, aber mit ihm leben

¹⁾ Die beiden Dramen waren dänisch Kjöbenhavn 1817 und 1813 erschienen.

²⁾ Königsberg 1819.

³⁾ Berlin 1803; weitere Auflagen 1807 und 1819.

⁴⁾ d. h. des Jacques Auguste de Thou (1553—1617), des französischen Geschichtsschreibers und Staatsmanns, des Zeugen der Bartholomäusnacht, der Historiae sui temporis in 138 Büchern hinterlassen.

⁵⁾ Horat. Epp. Lib. I, IV, 6. 7. Vergl. S. 107.

will ich auf diese kurze Zeit nicht, die mir's noch vergönnt wäre. Uns hat das Schicksal nicht für einander geschaffen.

24. Februar 1820. Erlangen.

In einem Gedichte wurde heute mein Verhältnis zu Rotenhan und zugleich mein ganzes jetziges Streben niedergelegt. Es fängt an:

Erforsche mein Geheimnis nie,
Du darfst es nicht ergründen ¹⁾.

Das ganze Gedicht mag vielleicht etwas dunkel scheinen, doch auch nur scheinen. Schon deshalb ist mir der heutige Tag merkwürdig; es ist zugleich der Schalttag und vier Monate nach meinem Geburtstage. Am Neunzehnten war es aber, als ich mein Betragen gegen Rotenhan änderte, also gerade vier Monate nachdem ich jenen schrecklichen Brief von Eduard erhielt. Ich verdiene Rotenhan nicht, und dies ist in der That mein Hauptgrund.

Den Abend brachte ich bei Schubert ²⁾ zu, und dies gehört immer zu meinen liebsten Stunden. Er war allein mit seiner Familie. Die Anziehungskraft dieses herrlichen Mannes ist beispieilos, und je mehr man ihn kennen lernt, je tiefer wird man von Liebe durchdrungen für sein wahrhaft englisches Gemüt. Die „Renata“ hat ihn sehr angesprochen. Nun hab' ich ihm auch den „Konradin“ gebracht. Wir sprachen von St. Martin, und er gab mir ein Buch von ihm mit, „De l'esprit des

¹⁾ Schon in die „Lyrischen Blätter“ aufgenommen und dann in den anderen Gedichtsammlungen vgl. R. I, 39.

²⁾ Gotthilf Heinr. v. Schubert (1780—1860), der bekannte mystische Naturphilosoph, welcher ein Jahr vorher von Nürnberg, wo er seit 1809 Direktor des Polytechnikums gewesen, als Professor der Naturgeschichte nach Erlangen berufen worden war. Aus Sachsen stammend und in Weimar, wo er Herder und Jean Paul näher trat, groß geworden, wurde er 1799 Schellings begeisterter Schüler, dessen Naturphilosophie er vorzüglich populär zu machen verstand. 1803 Doktor der Medizin, führte er bald als Arzt, bald als Schriftsteller und schließlich (1805) von neuem Student an der Bergakademie in Freiberg ein unstätes Leben, bis seine Vorlesungen in Dresden über „Ansichten von der Nachtseite der Natur“ und das noch in Freiberg begonnene Buch „Abbildungen einer allgemeinen Geschichte des Lebens“ die Aufmerksamkeit maßgebender Kreise erregten und seine Berufung nach Bayern veranlaßten. In Nürnberg gab er die „Handbücher der Geognosie und Mineralogie“ heraus (1813, 1816). 1827 folgte er einem Rufe an die Universität München, wo er bis zu seinem Tode verblieb.

choses“¹⁾. Auch lieb er mir eine Sammlung von zwölf Komödien Lope de Vega's, von denen ich noch keine gelesen habe. Sein Umgang ist ebenso belehrend und bildend, als er interessant ist.

26. Februar 1820. Erlangen.

Mit dem Freunde bin ich mehr als je zerfallen. Seit drei Tagen haben wir nicht einmal ein Wort mehr zusammen gesprochen. Und nun muß es so fortbauern. Denn wenn ich mich wieder mit ihm vereinigen wollte, so müßte ich mein bisheriges Betragen erklären, und wenn ich es nicht könnte, so würde der Groll immer in seiner Brust fortleben. Noch mancher Umstand hat mich überzeugt, daß das Schicksal diese Trennung will, so hart sie ist, und unser beiderseitig Entgegenstreben würde nichts frommen. Am wohlsten ist mir, wenn ich ihn in seiner Stube Klavier spielen und singen höre. Es löst mein Herz. O die Zeit wird nur zu bald kommen, wo ich ihn nie mehr werde singen hören.

1. März 1820. Erlangen.

Während wir nun so lange Zeit keine Silbe mehr zusammen wechselten, ging endlich gestern eine Wiedervereinigung vor sich, wozu mich vielleicht der Aberglaube verführte, daß es heute vier Monate sind, seit wir uns kennen lernten. Es war spät abends, als ich eine große Sehnsucht nach ihm fühlte. Ich nahm mir vor, wenn er nach Hause käme, zu ihm zu gehen, wollte aber doch erst das Schicksal um Rat fragen. Ich setzte also die elfte Stunde fest, weil er äußerst selten später nach Hause kommt. Wäre er bis dahin nicht zu Hause, so hätte das Schicksal offenbar entschieden, und ich wollte nie an eine Versöhnung denken. Es waren nur noch drei Minuten auf elf Uhr. Ich hielt alles bereits für geendet, ich war sehr bewegt und kniete nieder, um mich in Gottes Willen zu ergeben. Und eben auf den Schlag elf Uhr, als ich wieder auffpringen wollte, hörte ich ihn kommen. Ich sprang auf und zu ihm.

Er freute sich sehr, mich zu sehen, und sagte mir, wie leid ihm mein abstoßendes Betragen gethan hätte. Er wollte durchaus die Ursache daran wissen. Ich versprach Besserung, und daß ich ihm künftig blind-

¹⁾ Saint Martin (le marquis Louis Claude de) (1743—1803). „Le philosophe inconnu“. „De l'esprit des choses“ erschien Paris 1800.

lings folgen wolle, weil er besser als ich. Wir blieben noch lange beisammen, und ich holte ihn heute morgens ins Kollegium zu Rau ab. Aber ich zweifle, ob diese Verbindung dauern wird. Wir hatten uns zu hart entzweit, unser Verhältnis ist zu ungleich. Er hat mein ganzes Herz allein, während er selbst hier eine Legion von Freunden hat. Wir können ohnedem kaum zusammen umgehen, da er den ganzen Tag so äußerst wenig, beinahe gar nicht nach Hause kommt, und wir uns auswärts nicht sehen. Warum soll ich gerade unglücklich sein, damit er sich etwas mehr als sonst behaglich fühle? O Gott, ich sehe, daß ich nach und nach wieder schlecht werde!

Später.

Das Schrecklichste, was geschehen konnte, geschah, und das Schicksal bediente sich meines unbefiegbaren Starrsinns, um es auszuführen. Heute morgens, gerade als es wieder beinahe elf Uhr war, und ich vom Spaziergange nach Hause kam, ging ich zu ihm hinüber mit dem festen Vorsatze, auf ewig mit ihm zu brechen. Ich bebt, aber ich that's. Ich trat hinein zu ihm. Er kam mir freundlich entgegen und bot mir die Hand. Ich zog meine zurück. „Willst du mir nicht die Hand geben?“ sagte er. „Nein,“ gab ich zur Antwort, „mein gestriger Schritt reut mich zu sehr, und ich muß ihn wieder zurückthun.“ „Warum?“ Hierauf sagte ich nichts als: „Ich will nicht mehr mit Ihnen umgehen.“ Er wandte sich von mir, sein Auge war naß, ich verließ ihn. „Es ist gut,“ war sein letztes Wort. — So tief habe ich ihn also gekränkt, daß keine Genugthuung je hinreichen würde, diese Kränkung wieder gut zu machen. Jetzt ist alles vorüber, und es steht klar vor meiner Seele. Unsere Freundschaft sollte nur vier Monate dauern. Ich bin traurig, aber ruhig. Nun sind die Verse gedeutet, die ich damals ahnungsvoll hinschrieb:

Doch manchem erst entwölkt der Schmerz
Den sanften Strom der Demut,
Drum blute dies bethörte Herz,
Und schlage bang vor Wehmut.

4. März 1820. Erlangen.

Heute ist es ein Jahr, seit ich Eduard kennen lernte. Ewig schmerzliche, ewig liebevolle Erinnerungen, unvergeßliche Zeit der Jugend und Liebe! Ich hielt diesen Tag für zu heilig, zu wichtig, als daß ich nicht

auch in meinen neuen Verhältnissen alles hätte versuchen sollen. Meine Schuld gegen Rotenhan fiel mir schwer aufs Herz, und ich wollte wenigstens meine Reue und meinen guten Willen zeigen, wiewohl ich keine Antwort voraussehen konnte. Ich ging zu ihm hinüber mit großer Bangigkeit. Ich fiel ihm um den Hals und sagte ihm, daß ich nicht ohne ihn sein könnte und daß er mir verzeihen möchte. Er stand aber auf und antwortete, daß es ihm leid thäte, daß er sich aber einer solchen Behandlung nicht noch einmal aussetzen könnte. Ich sagte ihm: „Du hast recht, und ich habe auch nichts Besseres erwartet“. Hiermit verließ ich ihn und auf immer. Denn was heute nicht geschah, wird nicht mehr geschehen, darüber habe ich mir selbst einen Schwur abgelegt. Bedeutungsvoll mußte mir der heutige Tag immer werden, wenn auch in keinem glücklichen Sinne. Doch alles ist glücklich, was das Schicksal beschließt. Es ist der wahre Tag unserer Trennung.

7. März 1820. Erlangen.

Diese Zeit her wurden viele Briefe gewechselt, an Gruber die „Renata“ geschickt, um sie Wagnern mitzuteilen. Gruber schrieb mir aber, daß Wagner etwas empfindlich darüber gewesen sei, daß ich ihm nicht selbst geschrieben. Ich that es also heute und will ich den Brief hier aufbewahren, weil mir Wagner zu wichtig ist, als daß ich nicht wünschen sollte, später genau zu wissen, was ich ihm Reifes oder Unreifes gesagt habe. „Ich war so kühn, Ihnen das erste Jugendwerk eines Dichters mitzuteilen, der mich mit Liebe und Bewunderung, wie noch keiner vor ihm, durchdrungen hat, und der mir anzufangen scheint, wo andere aufhören. Die Wiedergeburt der Menschheit durch die Liebe scheint mir eine so große Idee zu sein, oder vielmehr die größte welthistorische, daß bis jetzt noch kein Dichter es wagen konnte, sie zu gestalten, als die Natur diesen außerordentlichen Genius hervorrief, der sie in Kindeseinfalt mit wenigen Meisterzügen lebendig hinwirft, wozu er die Pinsel in die sieben Farben des Himmels tauchte. Hier scheint mir wahrhaft die Idee objektiv geworden, während sie sich in polemischen und philosophischen Sentenzen noch beim ‚Faust‘ herumtreibt, ein Gedicht, dessen vollen Wert Sie der Welt kennen lehrten, das aber, trotz aller Tiefe der Idee, doch nur ein langsam und mühsam zusammengestoppeltes Flickwerk ist, dem es von allen Seiten an poetischer Vollendung fehlt. Bei Schiller und Goethe haben mir den Genuß immer am meisten die Fugen verbittert, die man

in ihren Werken wahrnimmt. Wie Goethe arbeitete, ist uns aus seiner Biographie bekannt; von Shakespeare hingegen weiß man, daß er nie eine Zeile ausstrich, was ihm Ben Johnson, der es freilich nicht begreifen konnte, vorwarf. [166] Bei Dante und Calderon mag es derselbe Fall gewesen sein, und gewiß auch bei Friedrich v. Heyden. Betrachten Sie die ‚Renata‘! Wie ganz aus einem Gusse, hingeworfen wie der leichte, lebensprossende Blüentraum einer Sommernacht. Und doch je näher man dies Werk betrachtet, desto mehr gewinnt es, desto mehr möchte man es für die Frucht der künstlichsten Ueberlegung halten, so sehr durchdringt die Idee alle Teile desselben. Und je mehr ich mich auf den hohen Standpunkt dieses Gedichts erhebe, desto tiefer unter mir erscheint der trübe Kampf, der sich in den Goetheschen Werken umherbewegt, gleichsam wie im Erdenchlummer versunken, während man von der ‚Renata‘ mit dem Dichter selbst sagen könnte: ‚Dies ist ein Spiel im Himmel unter Engeln!‘¹⁾ In der That hat Goethe nie vermocht, einen einzigen, tugendgroßen und kräftigen Charakter, wie nur der geringste im Shakespeare, darzustellen, und der Wilhelm Meister war mir immer so ekelhaft, weil hier ein ganzes Heer von Schwächlingen durcheinanderstiebt, die Immoralität a priori vorausgesetzt wird. Nie hat Goethe vermocht, die Liebe auch nur im einzelnen aufzufassen. Er hat sie antik oder noch frivoler als antik dargestellt. Ich wollte hier nicht Goethes Verdienst schmälern, nur sein Verhältnis zu Friedrich v. Heyden zeigen, wie ich denn auch immer fühlte, daß man mehr sein könne als Goethe. Am allerwenigsten wollte ich polemisch gegen Sie auftreten, was schon aus dem Grunde unmöglich gewesen sein würde, weil ich-bloß mit Waffen kämpfe, die ich von Ihnen selbst habe. — Was nun auch das Los der ‚Renata‘ bei Ihnen möge gewesen sein, so werde ich doch nicht bereuen müssen, Sie damit bekannt gemacht zu haben, denn gerührt und ergriffen waren Sie gewiß davon. Nur halb aber würden Sie diesen Dichter kennen, wenn Sie nicht auch seinen ‚Konradin‘ lesen wollten, worin er auch in seiner plastischen Herrlichkeit erscheint, die notwendig in der ‚Renata‘ etwas mehr zurücktreten mußte, wiewohl sich kein Dichter bisher rühmen konnte, einen ‚Floribert‘ oder eine ‚Abelheid‘ geschaffen zu haben. Den ‚Konradin‘ haben Sie selbst auf das vollkommenste in Ihrer ‚Theodicee‘ prophezeit, indem Sie sagen: ‚Persönlich, frei, sich schauend tritt hier der Held auf und wälzt ein Werk, das er für seine Zeit zu früh geboren. Er hat die Ewigkeit verstanden und die Zeit verachtet er, drum reißt die Ewigkeit den Faden

¹⁾ M. a. D. S. 157.

feines Lebens ab und nimmt ihn zu sich ¹⁾. Ich bitte Sie auf das dringendste, ihn zu lesen. Zugleich nehme ich mir die Freiheit, Ihnen einige Verse beizulegen, die ich an Heyden niederschrieb, als ich die ‚Renata‘ gelesen hatte. Um den Dichter etwas bekannter zu machen, wollte ich sie ins ‚Morgenblatt‘ einrücken lassen. Die Redaktion hat jedoch dies nicht für gut gefunden. Doch hat er auch dergleichen Pano-
gyrien nicht nötig.

Ich nenne mich mit der aufrichtigsten Verehrung Ihren dankbaren Schüler u. s. f.“

Lüdern habe ich noch einmal einen langen Brief über die Wagnersche Philosophie geschrieben, da der erste keinen genügenden Eindruck auf ihn machte. Fuggern habe ich spanische Bücher und Romanzen geschickt, wofür er dankt, und auch meine Lieder. Er klagt um verlorene Liebe und will sich nun durch Musik und Poesie entschädigen ²⁾. — Bei Daumer war ich heute und brachte ihm die „Renata“, las auch zugleich die beiden ersten Akte mit ihm. Er war entzückt davon. Besuch hat er mich nicht mehr, wahrscheinlich, weil er mein Verhältnis zu Rotenhan kennt. Bei meiner Hausfrau ist, indem ich dies schreibe, eine Gesellschaft, wo viele junge Leute geladen sind. Wegen Rotenhan ging ich nicht hinunter und versprach, mich morgen zu entschuldigen. Ich fürchtete nicht so fast, daß ich in gezwungene Berührung mit ihm hätte kommen müssen, was sich vermeiden ließe, da die Gesellschaft zahlreich ist, aber ich fürchtete, einen ganzen Abend mit ihm zusammen zu sein würde einen zu tiefen Eindruck auf mich machen. Wir sehen uns jetzt nur noch in Raus Kollegium, und da betrachte ich ihn kaum. Zu Gründler gehe ich aber seit lange nicht mehr, da ich die teure Jurisprudenz aufgegeben.

12. März 1820. Erlangen.

Welch ein böser Trieb, o Seele, stachelt dich ohn' Unterlaß?
Kennst du das Gesetz der Liebe? Zähme deinen wilden Haß!
War er dir nicht einst so teuer? Denke jener Zeit im Geist,
Daß sie nun den Groll ersticke, der dich ihn vernichten heist.
O Geduld! Nur wen'ge Tage, und du wirst ihn nicht mehr sehn,
Wie im Herzen, so im Raume wird sein Bild dir untergehn.
Was auf ewig dir entschwunden, ruft du dann zurück vielleicht,
Möchtest ihn noch sehn wie damals, als er dir die Hand gereicht,

¹⁾ l. c. S. 230.

²⁾ Brief am 15. Februar vgl. Minckwitz a. a. D. I, S. 95 ff.

Sehn sein männlich edles Antlitz, deinem Auge lang entrückt,
Seinen Mund, der auf den deinen die bescheidenen Küsse drückt.
Aber still! Es war ein Irrtum. Aber still! Es war ein Wahn.
Traur'ger Zufall, der uns beide näher brachte, Notenan!
Litt ich nicht und war nicht damals eine Welt von Jammer mein?
Mußtest denn auch du mich suchen, und nun küß' ich's ganz allein.
Höhnisch schauend auf mich nieder, gehst du in der Freunde Schwarm,
Sieh, wie reich ich bin, so sagst du, aber du bist bettelarm.
Ja, ich bin es, doch dich hassen kann ich, nein — ich will es nicht,
Blicke nur nicht allzu höhnisch auf mich nieder, stolzer Wicht!
Ruh', o Ruhe komm, o komme, halt den Einzug in mein Herz,
Glühnder Haß und keine Rache, welch ein ungeheurer Schmerz!
Wann, o Tod, wirst du verwandeln diesen schwachen Körper, sprich!
Hermanns Haß und Eduards Liebe rüttelten ihn fürchterlich.
Welch ein Wahnsinn faßt mich! Himmel! o vergib die wilde That,
Warst du nicht mir gut, o Hermann? war ich, Hermann, nicht dir gut?
Zwar vergessen will ich, muß ich, denn ich schwur's und halt' es treu,
Doch zum Abscheu soll nicht werden, was da ward gerechte Scheu.

13. März 1820. Erlangen.

Vorgestern war ich bei Schubert, wo ich mich immer wieder erhole und auf einige Momente glücklich bin. Er las uns im Hans Sachs vor und hat mir wirklich Geschmac für ihn beigebracht, den ich sonst nicht hatte. Aber was klänge nicht gemütlich, wenn es Schubert liest? Ich las ihm auch etwas vor, mein letztes Gedicht „Das Grab im Busento“¹⁾, das ihm gefiel und das er recht gemütlich nannte. Desto tiefer gedemütigt ward ich durch Wagners Antwort auf meinen Brief. Er verfährt mit bitterem Spott gegen Heyden und sagt, daß er nicht im stande sei, seine Idee objektiv zu machen. So sehr ich sonst Wagner ehre, so hat mich doch seine Demonstration nicht im mindesten überzeugt, und schon mein Gefühl reicht hin, um die „Renata“ für ein Gedicht aller Gedichte zu halten. Ich habe nur viel zu viel gelesen, als daß mich etwas Mittelmäßiges oder Schlechtes auf diese Art hinreißen könnte. Die Fehler, welche Wagner Heyden vorwirft, treffen die ganze jetzige Dichtungsperiode von Dante an. Eine zweite Demütigung erfuhr ich, da man mir mein Gedicht von der Redaktion des „Morgenblatts“ aus zurückschickte mit dem Bedeuten, daß Gelegenheitsgedichte vom Morgenblatt ausgeschlossen seien. Was meine jetzige Stimmung sein muß, ist klar. Allein, verlassen, ohne alle Kunst, mit den Menschen umzugehen,

1) In seiner ursprünglichen Fassung zuerst „Lyrische Blätter“, vgl. R. I, S. 720.

ohne reelle Brotkenntnisse, war diese Dichtungsgabe das einzige, wodurch ich mich noch einigermaßen rechtfertigen konnte. Was kann ich aber jetzt thun, da selbst die „Renata“ für kein Gedicht mehr gehalten wird? So ganz niedergedrückt, so ganz mit mir selbst zerfallen, so ganz mutlos und unfähig, irgend etwas zu beginnen, war ich noch niemals, und nie habe ich so ganz aufrichtig den Tod gewünscht. — Wie ich hörte, so geht Rotenhan in fünf Tagen von hier weg nach Berlin. Auch dies ist für immer vorüber. Vielleicht werde ich ruhiger, wenn er weg ist, und kann wieder arbeiten. Ich muß wirklich recht sehnlich seine Abreise wünschen. O hätte ich ihn früher als Eduard kennen gelernt! Felix, heu nimium felix!

14. März 1820. Erlangen.

Heute machte ich die Bekanntschaft des jungen Donners, [167] der hier Theologie studiert. Ich kannte ihn dem Ansehen nach von Würzburg aus, wo er ein Jahr sich aufhielt und ein eifriger Anhänger Wagners war. Ich fand ihn heute in der Heyderschen Buchhandlung und sprach ihn an. Wir waren sehr schnell bekannt, und ich habe mich mit wenigen Menschen in so kurzer Zeit so gut verständigt. Ich führte ihn in die Harmonie, um ihm die Lektüre einer Rezension über das letzte Werk von Wagner zu verschaffen, die ein Ausbund von Dummheit und Bosheit ist. Sie findet sich in der Münchener Litteraturzeitung ¹⁾. Sodann ging er noch zu mir, und ich zeigte ihm unter anderem den Brief von Wagner.

Lektüre: Es ist schon längere Zeit her, daß ich mehreres von Tieck las: den „Zerbino“, den „Blaubart“, den „Gestiefelten Kater“, die „Verkehrte Welt“ und das „Däumchen“ ²⁾. Diese Meisterwerke der Laune und des gesündesten Witzes, der fast immer gegen die Oberflächlichkeit und Prosatendenz der Zeit gerichtet ist, können nicht anders als recht sehr ansprechen. Doch gefiel mir der „Zerbino“, den ich schon früher gelesen, am wenigsten. Er ist zu sehr ins Breite geraten; die poetischen Szenen sind meistens mißlungen, da der Verfasser so ganz und gar nicht Meister über den Vers ist und sich auch gar nicht die Mühe gibt. Auch scheint mir manches gar zu bitter. Am vorzüglichsten scheint mir der „Blaubart“, den man auch sehr leicht auf die Bühne bringen könnte. Die Charaktere sind mit wenigen Zügen meisterhaft hingeworfen, und alles lebt und

¹⁾ Nr. 6 des Jahrgangs 1819, S. 41—44.

²⁾ Die Märchen im „Phantafus“.

lebt in diesem Schauspieler. Vielleicht noch sprudelnder an Witze ist der „Gestiefelte Kater“.

Wagners „Theodicee“¹⁾ bereicherte mich vielfach mit neuen Ideen, wiewohl ich im einzelnen nicht alles unterschreiben möchte, zum Beispiel wo er das höchste der Intriguenkomödien bei den Franzosen und in der Sahnreiffenschaft sucht²⁾.

„Los donagres de Matico“, comédie de Lope de Vega.

Eines von den gewöhnlichen Lustspielen dieses fruchtbaren Kopfs, das sich kaum durch etwas anderes auszeichnet, als die künstliche und fließende Versifikation, da es bis auf wenige Verse ganz gereimt ist. Assonanzen kommen nicht vor.

15. März 1820. Erlangen.

Ich bin wieder veröhnt mit Notenhan. Wie hätte es auch anders kommen können zwischen zwei Menschen, die sich so sehr achten und lieben. Ich ging zu ihm hinüber gegen zwei Uhr. Er war sehr freundlich und liebenswürdig; doch Sonntag geht er weg. Er schenkte mir noch ein Buch, die „Flora Erlangensis“³⁾, die kommenden Frühling meine treue Begleiterin sein soll. Ich will ihm auch eines geben, von Ehrenberg, „Der Charakter des Mannes“⁴⁾.

16. März 1820. Erlangen.

Ach, ich bin noch so glücklich diese letzten Tage; aber die innerste Bekommenheit ergreift mich, denk' ich an seine Abreise. Wir waren noch gestern nacht beisammen, und auch heute recht oft. Ich sage ihm noch alles, was ich auf dem Herzen habe. Doch habe ich ihm nicht angeboten, mir zu schreiben, weil ich fürchtete, er möchte es ablehnen. Doch hat er mir seinen Schattenriß versprochen.

17. März 1820. Erlangen.

Ich trenne mich unermesslich schwer von Notenhan, um so mehr, da er mir so vieles zu verzeihen hat. Mein Herz blutet und meine Augen fließen beständig über. Zwar einen solchen Freund auch nur in der Ent-

¹⁾ Erschien Bamberg 1809.

²⁾ A. a. D. S. 290.

³⁾ Von Aug. Fr. Schweigger und Frz. Körte. Erlangen 1811.

⁴⁾ Friedrich Ehrenberg (1776—1852) Theolog und Erbauungsschriftsteller. Das citierte Buch „Der Charakter und die Bestimmung des Mannes“ erschien Elberfeld 1808.

fernung zu besitzen, ist ein göttlicher Trost. Ich bat ihn, mir zu schreiben, und zwar das erste Mal während seines achttägigen Aufenthalts bei seinen Eltern in Rentweinsdorf. Er schien sehr erfreut darüber und gelobte es mir. Er schenkte mir auch eine tuschierte Zeichnung von Rentweinsdorf, wo das Schloß seines Vaters, von Gärten umgeben, im schönen Baunachsgrunde liegt. Es sind dieselben, von denen Rückert sagt:

„In des Baunachsgrundes Mitte
Liegt der schöne, schöne Garten.“

So kann ich mindestens mir zurufen, wenn er fort ist: Hier weilte oder weilte er; aus diesen Fenstern sieht oder sah er; dies ist das Schloß, in dem er geboren ist! Er gab mir auch ein paar kleine Muscheln, die er einst auf der Insel Rügen sammelte, und die ich zu meinen Reliquien legte. Gestern nacht waren wir noch lange beisammen. Ich las ihm viele meiner Gedichte vor: mehrere Balladen, „Der Tempelräuber“¹⁾, „Die Erscheinung Colombos“, „Das Grab im Busento“, zwei aus dem Spanischen und Dänischen übersetzt; sodann ein paar Lieder, „Gesang der Toten“, „Gesang der Parzen“; sodann noch die drei Chöre aus der „Mathilde“.

18. März 1820. Erlangen.

Heute ist der letzte Tag, ja bereits der letzte Abend! Wir waren heute noch beinahe den ganzen Tag beisammen, theils auf seiner Stube, theils, da ich ihn auf seinen Gängen begleitete. Er schenkte mir noch einige Kleinigkeiten. Aber wenn ich auch alles besäße, was er besitzt, könnte ich mich deshalb über seinen Verlust trösten? Ich hoffe bald meine Eltern zu sehen. Dies ist die einzige Linderung, die ich erwarte. Rotenhan freute sich sehr, als er hörte, daß ich die Diplomatie aufgegeben und bloß für die Wissenschaften leben wolle. Er gab mir ein Stammbuchblatt. Ich schrieb folgendes:

Lebe bescheiden und still in den Jahren der freudigen Jugend,
Bilde durch Lehre den Geist, bilde durch Liebe das Herz,
Bist du ein Mann, dann trete hervor in gesammelter Thatkraft,
O wer sollte sich nicht deiner Vollendung erfreun?

Mehr als alle dein Freund, und trogend jeder Entfernung
Folgt sein liebender Blick deinen Geschicken und dir,
Trennung ist Los der Schlechten; es scheidet sie tödliche Selbstsucht,
Gute fühlen schon hier ewig und innig sich eins.

¹⁾ Ursprünglicher Titel vermutlich für die am 14. September gedichtete Ballade „König Ddo“ vgl. S. 318.

Er selbst schrieb mir einige Zeilen auf das erste Blatt meines neuen Tagebuchs, das ich morgen anfangen werde. So hab' ich ihn noch immer vor mir. Noch ein anderes wertcs Andenken ist, daß wir heute beschlossen, unsere Stöcke zu tauschen. Er schnitt ein „H“ in den seinigen, ich in den meinigen ein „A“. Seiner ist um so mehr wert, als er ihn von Berlin mitbrachte, wohin er jetzt geht, und da er also mit ihm sein ganzes hiesiges Burichenleben durchgemacht hat.
